L'Initiation



Revue philosophique des Hautes Études

PUBLIÉE MENSUELLEMENT SOUS LA DIRECTION DE

PAPUS I. ✠ O. ✠

Docteur en médecine — Docteur en kabbale

57me VOLUME. — 16me ANNÉE

SOMMAIRE DU N° 1 (Octobre 1902)

Tout ce qui concerne la Rédaction et les Échanges doit être adressé 5, rue de Savoie, à Paris-VIe. Téléphone — 260-90

ADMINISTRATION — ABONNEMENTS — ANNONCES

LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF

PARIS — 50, Chaussée-d'Antin, 50 — PARIS

Le Numéro : UN FRANC. — Un An : DIX FRANCS

PROGRAMME

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

L'*Initiation* est l'organe principal de cette renaissance spiritualiste dont les efforts tendent :

Dans la Science, à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

Dans la Religion, à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'*un même ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

Dans la Philosophie, à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une Synthèse unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

Au point de vue social, l'*Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *cléricalisme* et le *sectarisme* sous toutes leurs formes ainsi que la *misère*.

Enfin l'*Initiation* étudie impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie, phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

L'*Initiation* expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte, parmi ses 60 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

La première partie (*Exotérique*) expose aux lectrices ces questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à tous les gens du monde instruits.

Enfin, la troisième partie de la Revue (*Initiatique*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte.

L'*Initiation* paraît régulièrement du 15 au 20 de chaque mois et compte déjà quatorze années d'existence.— Abonnement : 10 francs par an.

(Les collections des deux premières années sont absolument épuisées.)

PRINCIPAUX RÉDACTEURS ET COLLABORATEURS DE *l'Initiation*

1°

PARTIE INITIATIQUE

SAINT-YVES D'ALVEYDRE — AMO — F. CH. BARLET, S.·. I.·. ℵ — GUYMIOT. — MARC HAVEN, S.·. I.·. ℵ — JOLLIVET-CASTELOT. — JULIEN LEJAY, S.·. I.·. ℵ — EMILE MICHELET, S.·. I.·. (C. G. E.) — LUCIEN MAUCHEL, S.·. I.·. (D. S. E.) MOGD, S.·. I.·. — PAPUS, S.·. I.·. ℵ — Dr ROZIER. — SÉDIR, S.·. I.·. ℵ. — SELVA, S.·. I.·. (C. G. E.)

2°

PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

ABIL-MARDUK. — AMELINEAU. — ALEPH. — AMARAVELLA. — Dr BARADUC. — SERGE BASSET. — Le F.·. BERTRAND 30° .·. — BLITZ. — BOJANOV. — ERNEST BOSC. — J. BRICAUD. — JACQUES BRIEU. — CAMILLE CHAIGNEAU. — CHIMUA DU LAFAY. — ALFRED LE DAIN. — G. DELANNE. — ALBAN DUBET. — A. ERNY. — FABRE DES ESSARTS. — L. ESQUIEU. — DELÉZINIER. — JULES GIRAUD. — Dr FERRAN. — L. GOURMAND. — L. HUTCHINSON. — E. LEFÉBURE. — L. LE LEU. — L. LEMERLE. — LECOMTE. — NAPOLÉON NEY. — Gle C. NOEL. — HORACE PELLETIER — PHANEG. — G. POIREL. — QUESTOR VITŒ. — RAYMOND. — SABRUS. — L. SATURNINUS. — Dr SOURBECK. — THOMASSIN. — TIDIANEUQ. — G. VITOUX. — YALTA.

3°

PARTIE LITTÉRAIRE

MAURICE BEAUBOURG. — JEAN DELVILLE. — ESTRELLA. — E. GOUDEAU. — MANOËL DE GRANDFORD. — L. HENNIQUE. — GABRIEL DE LAUTREC. — JULES LERMINA. — JULES DE MARTHOLD. — CATULLE MENDÈS. — GEORGE MONTIÈRE. — LÉON RIOTOR. — SAINT-FARGEAU. — R. SAINTE-MARIE. — ROBERT SCHEFFER. — EMILE SIGOGNE. — CH. DE SIVRY.

4°

POÉSIE

G. ARMELIN. — CH. DUBOURG. — RODOLPHE DARZENS. — JEAN DELVILLE. — YVAN DIETSCHINE. — E. GIGLEUX. — CH. GROLLEAU. — MAURICE LARGERIS. — PAUL MARROT. — EDMOND PILON. — DE TALLENAY. — ROBERT DE LA VILLEHERVÉ.

L'INITIATION (RENSEIGNEMENTS UTILES)

DIRECTION
5, rue de Savoie, 5
TÉLÉPHONE — 260-90
PARIS-VI°
DIRECTEUR : PAPUS
DIRECTEUR ADJOINT : Paul SÉDIR
Rédacteur en chef :
F.-Ch. BARLET
Secrétaires de la Rédaction :
J. LEJAY — SABRUS

ADMINISTRATION
ABONNEMENTS
PUBLICITÉ : VENTE AU NUMÉRO
Librairie Paul OLLENDORFF
50, Chaussée-d'Antin, 50
PARIS

FRANCE,	un an.	10 fr.
ÉTRANGER,	—	12 fr.

RÉDACTION. — Chaque rédacteur publie ses articles sous sa seule responsabilité. L'indépendance absolue étant la raison d'être de la Revue, la Direction ne se permettra jamais aucune note ***dans le corps*** d'un article.

Prière d'adresser tous les échanges : 87, boul. Montmorency, Paris

MANUSCRITS. — Les manuscrits doivent être adressés *à la rédaction*. Ceux qui ne pourront être insérés ne seront pas rendus à moins d'avis spécial. Un numéro de la Revue est toujours composé d'avance : les manuscrits reçus ne peuvent donc passer au plus tôt que le mois suivant.

L'Initiation est, en France, le seul organe officiel des centres suivants :

Groupe Indépendant d'Études Ésotériques, 1.600 Membres, 104 Branches et Correspondants.

Ordre Martiniste.

Ordre Kabbalistique de la Rose + Croix.

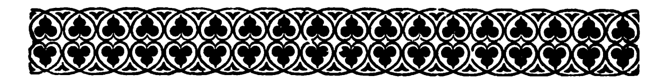
École Supérieure libre des Sciences Hermétiques.

Société Alchimique de France (avec la Revue l'*Hyperchimie*).

Union Idéaliste Universelle.

F. T. L. (section française).

Rite Swedenborgien (Loge INRI).



PARTIE EXOTÉRIQUE

Les mystères d'une feuille de papier

LES LETTRES. LA THÉORIE. PROCÉDÉ DE DÉBUT

Comme nous nous y attendions, la mise au jour de la découverte du comte de Tromelin nous a valu une foule de questions et de commentaires.

Plusieurs même de nos abonnés ont obtenu du premier coup, avec du buvard blanc, des résultats très encourageants.

Nous ne doutons pas que les grands journaux illustrés ne s'emparent bientôt de cette curieuse découverte. Aussi allons-nous préciser encore certains points en publiant :

1° Une lettre du comte de Tromelin sur *les lettres* et une application de sa méthode à l'horoscope de S. M. Édouard VII ;

2° Une étude très intéressante et très claire du doc-

teur Rozier sur une théorie de ces faits et d'autres connexes;

3° Un procédé très simple d'obtention d'images pour les débutants.

« 1er octobre 1902.

« MONSIEUR,

« Le mystère de mes découvertes de dessins sur des papiers, etc., ne s'est point encore éclairci, quoique j'ai écrit jusqu'en Angleterre et que j'y ai recueilli quelques renseignements assez précis, *mais non prouvés*.

« Quoi qu'il en soit, j'ai augmenté ma collection de planches *merveilleuses* dans de fortes proportions.

« J'ai des planches *absolument stupéfiantes !* Et ce qu'il y a de curieux, c'est que nombre de dessinateurs et graveurs déclarent que ces planches paraissent *au-dessus du savoir du génie humain*.

« J'éprouve donc une grande jouissance à en admirer les beautés et à les étudier. Voilà quinze mille heures de consacrées à ce travail, qui me perd la vue malheureusement.

« J'ai chez moi une très grande collection d'ouvrages sur le spiritisme, la magie, l'occultisme, etc., et je suis un familier de cette science, mais sans pouvoir y croire, la preuve me manquant.

« C'est-à-dire que le haut spiritisme (genre Allan Kardec ou plutôt celui d'Hermès, précurseur majestueux par son antique dogme, qui a survécu comme la religion du Christ), prend sa base dans la révélation des esprits eux-mêmes. Du moins Allan Kardec

le déclare, et jamais, malgré tous mes efforts et toutes les séances que j'ai vues, je n'ai jamais rien vu que *des farces*; car, quand j'ai voulu répéter ces expériences avec des compagnons sérieux, jamais je n'ai obtenu *la moindre* des manifestations !!! *C'est cruel de la part des esprits* (1)!

« Passons ce sujet qui m'attriste, car je suis toujours à la recherche de la Vérité.

« Je me rappelais, il y a quelque temps, les célèbres prédictions du comte de Cagliostro (Balsamo) sur la mort de Louis XVI, de Marie-Antoinette, de la princesse de Lamballe, et sur la prise de la Bastille.

« Je puisais ces renseignements jadis dans l'ouvrage de Christian sur la magie à travers les âges, et j'étais autrefois à cette lecture consterné de ne pas pouvoir contrôler si ces prédictions avaient été réellement faites par un Sicilien étonnant.

« Comment en 1785 prédire le nom du bourreau de Louis XVI, celui de la princesse de Lamballe et même le nom de la petite rue des Ballets, où elle fut assommée !...

« Ce qui est encore aussi fort, prédire que la Révolution finira par le règne d'un Corse nommé Bonaparte Napoléon, et la fin de Napoléon dans une petite île, etc.

« (1) Remarque très importante : Vous savez que Jésus-Christ mort en croix est représenté avec l'inscription INRI au-dessus de sa tête. Or, rapprochement très curieux que j'ai fait, Hermès avait comme siège une croix entre les quatre branches de laquelle sont écrites les quatre lettres INRI dans cet ordre. N'est-ce pas là la grande prédiction hermétique des Mages attendant le Messie ?

« Enfin un tas de prédictions faites par un moyen très simple que je connais depuis longtemps : soit la science des nombres accompagnées de leurs lettres, écrites autour du cercle d'Hermès.

« Comment savoir si réellement Cagliostro a fait ces prédictions en 1785 à la loge maçonnique de Paris ?

« Qui pourra nous en donner la preuve certaine ?

« Ce qui n'empêcha pas le roi de mettre ce grand homme prophète à la Bastille pendant neuf mois.

« Il me semble pourtant qu'il avait fait, peu de jours auparavant, une prédiction au cardinal de Rohan, qui se réalisa complètement quinze jours après.

« Ce cardinal n'aurait-il pas dû être tellement émerveillé qu'il aurait dû s'agenouiller devant Cagliostro, si cette légende est véritable ?

« Quant à moi, si je connaissais actuellement un homme doué d'un pareil pouvoir, je me prosternerais à ses pieds.

« Pour arriver à mon sujet, voici donc un bien long prologue ; mais il était utile pour donner un exemple des preuves apportées par cet initié à la science hermétique.

« Bref, Cagliostro enseignait que l'horoscope d'un être est dans son nom à côté de sa naissance, qualité être, et sa raison en vaut bien une autre.

« J'ai donc songé, en tenant compte de votre idée, que les intelligences supérieures du plan astral supérieur pouvaient influencer les dessins si curieux de mes papiers.

« C'était une nouvelle géomancie perfectionnée et autrement importante comme vous le verrez.

« Je n'avais pas d'ailleurs d'autres prétentions que de tirer des horoscopes par un moyen nouveau, qui valait bien celui du cercle d'Hermès, que j'ai appliqué moi-même. Bref, voici mon moyen :

« 1° D'abord la science de l'opérateur est toujours entrée pour une certaine proportion dans l'art de disposer les instruments du travail. Un novice ne fera que des *lettres pauvres*, qui ne donneront rien, ou pas grand'chose ; et un initié tracera les mêmes mots en caractères riches, c'est-à-dire pouvant prêter à de multiples interprétations ;

« 2° L'opérateur tient son crayon vertical et le tourne sur le papier, jusqu'à ce que chaque lettre se montre assez clairement pour lui. Il peut ensuite isoler ces lettres en les passant seules au crayon rouge, bleu ou à l'encre ;

« 3° Les mêmes lettres, qui sont elles-mêmes *composites*, composées de plusieurs lettres, qui sont des caractères sibyllins, etc., vont donner lieu à la lecture de mots nouveaux non voulus par l'opérateur, qui composeront les mots de l'horoscope ;

« 4° Notez que mon système a cet immense avantage sur le cercle magique, qu'il n'y a pas à chercher à composer les mots avec des lettres prises à droite ou à gauche ; mais les mots apparaissent *complets*, et on doit les prendre dans l'ordre, en recommençant indéfiniment jusqu'à complet épuisement de ce que *l'on peut lire ;*

« 5° C'est là que la science de l'initié apparaît. Car là où un novice ne verra rien ou ne verra plus rien, l'initié verra encore des mots complets ;

« 6° Dans cette géomancie il n'y a pas de trait inutile : tout a une signification, CAR remarquez que ces lettres appartiennent à des figures fixées dans le papier qui ont une forme définie et complète, toujours selon le degré de science de l'initié;

« 7° L'art de tracer est le début de cette science, et il faut se conformer à un certain nombre de règles que je connais pour obtenir des résultats *riches et nets ;*

« 8° Notez aussi que ces mots contiennent tous les symboles de l'hermétisme : cheval, femme masquée, tête de roi ou de reine, chien, corbeau, serpent, etc.;

« 9° Tous ces symboles remplacent très avantageusement les lettres fatidiques (ou muettes) des cercles magiques, qui laissent réellement trop de cours à la fantaisie, tandis que les symboles sont fixés, etc. etc.

« Je vous donne là un résumé de cette nouvelle science et je vais à tout hasard vous tracer en un instant la figure horoscopique d'Édouard VII, roi d'Angleterre, en caractères sibyllins, qui tous forment des figures ou *visages humains.*

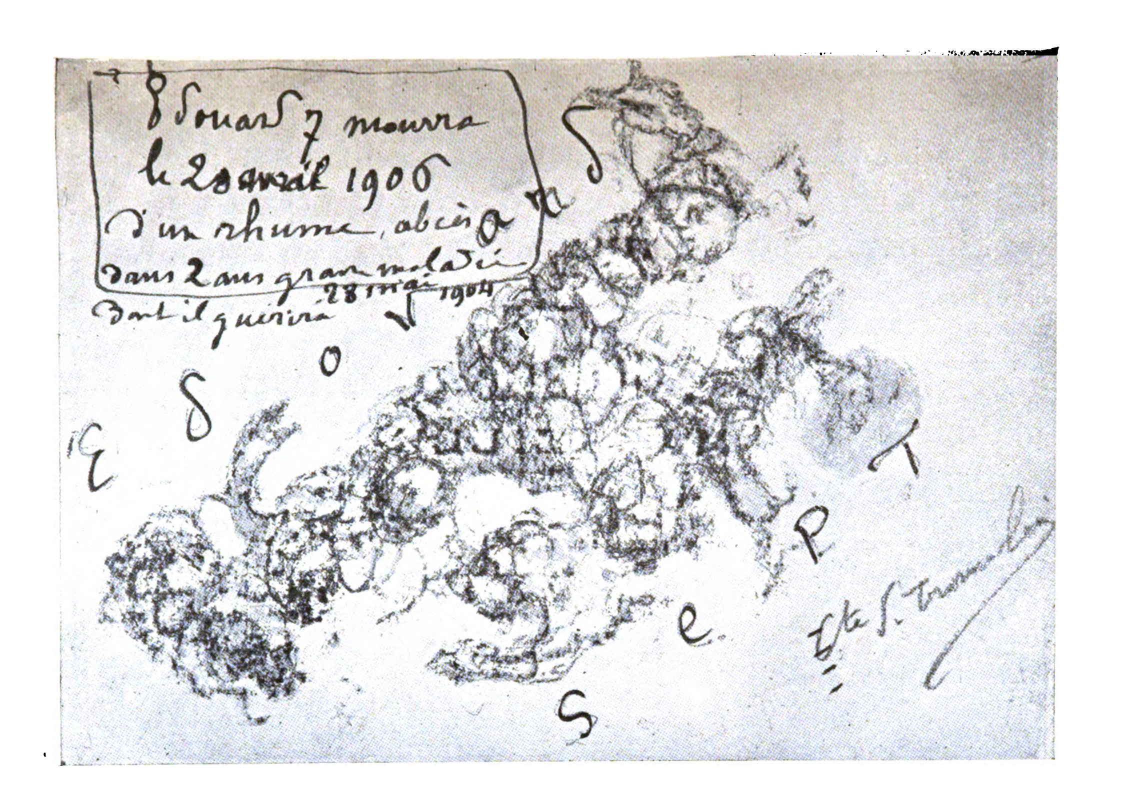
GÉOMANCIE HOROSCOPIQUE : EXEMPLE SUR ÉDOUARD VII

« Je prends à tout hasard dans un paquet de cartes, prospectus, réclames, celle que je vous envoie, et au dos, avec mon crayon spécial je vais écrire en gros

EDOVARD SEPT

« L'*u* va pour le *v*, — *i* pour *j*, — *k* pour *q*.

« Je ne suis pas encore fixé sur la transposition des lettres ayant même valeur ; mais, comme en caractères


Edouard 7 mourra
le 28 avril 1906
d'un rhume, abcès
dans 2 ans gran maladie
28 mai 1904
dont il guérira

sibyllins ces valeurs ont été fixées, Dieu me garde de rien y changer.

« Il y a aussi plusieurs clefs pour lire que je connais ; mais ce serait trop long, dans cette lettre, à expliquer.

« Bref, je trace Édouard sept, en mettant ces deux mots l'un au-dessous de l'autre, et obliquement, la place me manquant.

« A. Voyez de suite les tas de figures sorties, et les symboles : à la lettre E il y a un caducée. — Un serpent à la lettre D. — Une tête de femme couronnée à la lettre R. — Un cheval (tête) à la lettre D (le dernier). — Une tête de chien à la lettre S, avec pattes de devant et à mi-corps, etc. etc.

« Je me borne à vous indiquer les plus visibles.

« B. En outre, par la superposition des deux mots, des têtes et symboles se sont formés entre ces mots — empruntant de l'un et de l'autre.

« C. Je vois *de suite* dans sept que dans l'E de sept se trouve un O ; et un R marqué dans le P.

« Je lis donc immédiatement SORT.

« D. Je lis aussi au-dessus destin, en commençant par le premier D. L'S est très grande. Elle mord le deuxième jambage de V de cette façon.

« L'N est très visible et termine le mot Édouard.

« Notez qu'il s'est formé deux D (au lieu d'un seul *à la rigueur*). J'oubliais, l'E de destin est au-dessus de l'O du mot Édouard.

« E. Voyez que le T de sept forme un homme à longue barbe portant sur son épaule une massue ou un sceptre. Dans le P il y a un personnage appuyé sur son coude, la main à sa figure.

« Je n'insiste pas, car plus vous regarderez, plus vous verrez combien cette *tâche* est merveilleuse au fond et, en apparence, quelque chose d'infime dû au hasard. Mais, au contraire, tout est très fin, même de très petits personnages ou sujets.

« Cependant ce papier trop lisse se prête mal à ces figures.

« F. Je lis de suite un 2 dans l'S de sept et l'O qui suit forme 20; au haut des lettres PT je vois MAI — soit le 20 mai. La lettre M apparaît, formée de ED, puis ORT, qui suivent — soit MORT.

« Le mot ROY se voit très bien : R dans le premier D; puis O, et l'Y est formé par le V avec une grande queue. Soit *roy mort*. Le mot quatre commence à l'O d'Édouard, car l'O a une queue; on voit très bien QVATRE. Le mot ANS commence à l'A du mot Édouard. — Cela fait : *roy mort* 20 *mai dans quatre ans*, *ou* 1906.

« Je vous laisse le soin de lire la suite. Il y a encore bien autre chose que ce que j'ai écrit, car queen est visible, et reine aussi. C'est la reine couronnée. On voit le mot guerre. Les mots mines d'or, deux ans, guéri, rhum, etc.

« Je m'arrête là. Vous verrez ma méthode : elle me paraît surprenante de vérité et enfonce la chiromancie, les marcs, etc. Là, au moins, je me rattache à l'antique doctrine des Mages et des pratiques des Sibylles.

« G. Si on veut lire, faire abstraction des dessins. Si on veut voir les figures et les symboles, faire abstraction des lettres. Regardez et observez ma méthode,

s'il vous plaît avec soin et donnez-moi votre opinion sur le tout.

« Veuillez agréer, Monsieur le Docteur, l'expression de mes meilleurs sentiments.

« Comte DE TROMELIN. »

*
* *

Sous ce titre, le docteur Papus décrit une découverte du comte de Tromelin et reproduit une planche contenant des personnages très bien dessinés ; on croirait voir les essais d'un dessinateur pour établir les types qu'il veut faire figurer dans son tableau.

Soit qu'on regarde par transparence une feuille de papier, soit qu'on la barbouille avec un crayon Conté, on voit apparaître une multitude de figures d'hommes et d'animaux, des représentations d'objets, des paysages, même des lettres formant des mots et des phrases, le plus souvent en abrégé.

Il faut une certaine habitude pour réussir la fixation au crayon noir, et même pour voir les résultats. Pour le tracé au crayon, le graphite ne vaut rien, le Conté est meilleur, le n° 2 réussit très bien. On peut aussi se servir du crayon sauce et même de fusain. Ces divers crayons laissant sur le papier des traces d'un noir mat, sans reflets et très foncé, font très bien ressortir les dessins qui préexistent dans la pâte du papier. On peut aussi employer de la sanguine ou des crayons à pastel. Il est nécessaire, si l'on veut avoir

des images bien nettes, de passer le crayon légèrement sur le papier, puis d'appuyer un peu aux endroits où les dessins principaux apparaissent. Si on appuie trop ou si on insiste trop, on empâte les contours. Il faut aussi appliquer le papier sur une surface bien lisse, autrement toutes les irrégularités du support apparaîtraient en lignes et points d'un noir foncé qui détruiraient le dessin véritable. Le crayon enfin ne doit pas être taillé comme pour dessiner : il ne faut jamais frotter le papier avec une pointe, la surface frottante doit être plane et assez large.

Voilà pour l'exécution ; maintenant, pour voir ce qui a été formé, la difficulté provient de l'accumulation des figures, lesquelles se présentent dans tous les sens et empiètent souvent les unes sur les autres. Mais il ne faut pas beaucoup de temps pour acquérir une assez grande habileté et voir du premier coup tout ce qu'il y a d'intéressant. Quant à effacer à la mie de pain les figures qui gênent pour bien voir celles qu'on veut conserver, cela n'est bon que pour montrer aux débutants ou aux profanes ; dans ce cas, il faut avoir le plus de netteté possible et se rapprocher de la figure schématique. Mais, pour l'étude, il est préférable de laisser tout intact, parce que les figures qu'on aurait effacées peuvent à un moment donné révéler des détails qui avaient passé tout d'abord inaperçus et peut-être même se substituer en importance à celles dont on avait primitivement fait choix.

Maintenant, quelles sont la théorie et la signification de ces figures ? Y a-t-il là une simple amusette ou bien y a-t-il un profit scientifique réel à en tirer ?

Il y a longtemps que je connaissais ces faits et bien d'autres dont je vais parler; je ne dis pas cela pour réclamer la priorité, c'est celui qui publie le premier qui y a droit, et je n'ai jamais rien publié à ce sujet, mais je me proposais d'écrire bientôt tout ce que je vais dire maintenant.

Vers la fin de 1895, j'ai fait des expériences sur les miroirs magiques; au lieu de barbouiller un cercle au charbon sur le parquet, pour reproduire le miroir de Du Potet, je noircissais une feuille de papier avec du fusain. Je m'aperçus alors qu'il apparaissait de nombreuses figures très bien formées. L'expérience souvent répétée donna lieu toujours aux mêmes constatations, et j'en tirai la conclusion que le procédé était mauvais pour former un miroir magique, puisque les figures préexistaient.

Plus tard, chez Papus, j'eus l'occasion de voir la photographie d'une assiette ayant servi à la divination par le marc de café, résultat d'une opération de Mme Bailly. Papus expliquait ces figures par une précipitation astrale : les grains du marc de café se rangeaient sur le fond de l'assiette en suivant la direction des formes astrales, c'était un moyen de rendre visibles des clichés ou des images qui ne peuvent être perçus directement que par des voyants.

Ce fut le second jalon qui servit à me conduire à la théorie que je vais donner. L'explication de Papus était vraie, mais incomplète.

Plus tard encore, sur une indication de Julia, je mis entre mes mains, pendant quelques minutes, une plaque Lumière au gélatino-bromure, enveloppée

dans un papier noir; au développement il vint le portrait en pied de Julia. Je l'ai montré à beaucoup de personnes, malheureusement l'une d'elles l'approcha un peu trop de la lumière et il fut détruit.

Enfin, après avoir obtenu un certain nombre de photographies sans appareil, je m'arrêtai au mode d'opération suivant : je prends une plaque au gélatino-bromure 6 1/2 $\times$ 9, je l'enveloppe dans un papier de soie, puis je la place entre deux plaques de verre de même grandeur, sans aucun enduit, et j'enveloppe le tout dans un papier noir ou rouge-orange. Toutes ces manipulations doivent être faites dans la chambre noire, naturellement.

J'ai mis un certain nombre de ces plaques sur le front d'une possédée et j'ai obtenu des clichés tout à fait remarquables. Les deux plaques de verre me garantissent complètement contre une cause d'erreur : on pourrait craindre que la sueur, même la moiteur du front puissent souiller la plaque sensible et déterminer des images artificielles; cette plaque étant séparée de la peau par une lame de verre, cette imprégnation n'est pas possible.

Le docteur Baraduc, sans prendre les mêmes précautions que moi, se contentant d'envelopper la plaque sensible dans du papier noir, a obtenu aussi un grane nombre d'épreuves très remarquables.

Voilà maintenant le point intéressant : toutes les figures formées, celles du docteur Baraduc comme les miennes, sont limitées par des lignes qui ne sont pas simples : les lignes de contour, les ombres et les fonds sont formés d'une multitude de petites figures; au

lieu d'avoir un simple estompage amorphe, comme dans une épreuve photographique obtenue avec un objectif, on a des figures groupées en grand nombre et formant une image d'aspect moutonné.

Cela correspond exactement aux figures obtenues en noircissant du papier au crayon Conté ; le comte de Tromelin fait justement remarquer que les figures obtenues sur le papier sont composées d'autres figures plus petites; il dit : « ...Mais, pour obtenir un sujet, on ne choisit que les têtes de même grosseur. — Car toutes les têtes se décomposent en plus petites, et ainsi de suite. »

Si on projette de la poudre de lycopode sur un miroir, on obtient des figures en haut relief ; mais elles sont plus difficiles à voir, parce que tout est de la même couleur.

Tout cela provient d'une cause unique. Nous vivons dans un milieu astral rempli d'êtres vivants de diverses grandeurs, qui sont toujours en mouvement ; ces êtres appartiennent à l'astral le plus inférieur ; ils ont une intelligence rudimentaire et possèdent un corps éthéré, c'est-à-dire formé de la matière la plus subtile du plan physique ; ce sont eux qui déterminent dans l'éther les modifications qui donnent naissance aux forces physiques. Les sensitifs les voient sous forme de têtes humaines ou quasi animales. Ils sont toujours très petits, quelques-uns même sont à peine perceptibles. Les uns ont pour fonction de transporter les idées, les sensations, etc. ; leur vitesse est infiniment grande ; ce sont les *petits messagers ;* d'autres exécutent divers travaux, produisent des

phénomènes de toute sorte sur le plan physique, ce sont les *petits ouvriers ;* enfin une troisième catégorie, en général les plus petits, se groupent, s'agglomèrent de façon à former des êtres composés petits, moyens, grands ou gigantesques.

Nous n'avons pas à entrer dans les détails de leurs fonctions ; nous ne nous occuperons que du rôle qu'ils jouent dans la formation des images.

Toutes les fois qu'une matière ténue en suspension dans un milieu quelconque, air, eau, etc., se dépose sur une surface, elle est entraînée dans le mouvement dont sont animés les petits êtres ci-dessus. Au contact de la surface solide sur laquelle a lieu le dépôt, tout est immobilisé et garde la forme qui lui a été communiquée et qui est la reproduction exacte de ce que pourrait voir le sensitif dans l'astral. C'est pour cela que les figures sont formées par des groupements d'autres figures plus petites.

La pâte à papier se compose de parcelles ténues de chiffons, en suspension dans l'eau ; ces parcelles se déposent sur une claie en prenant les formes que je viens de dire, de sorte que le papier est une agglomération de dessins en bas-reliefs, serrés les uns contre les autres. Quand on le regarde par transparence, les parties les plus épaisses font ombre par rapport aux moins épaisses, et on a un dessin comparable à ceux de certains écrans et abat-jour de lampes, sur lesquels on a formé des ombres et des jours par des différences d'épaisseur. On conçoit alors que le cylindrage et le satinage doivent détruire ce dessin en écrasant les caillots et tendent à égaliser tout.

Quand le marc de café tombe au fond d'une assiette, il est forcé lui aussi de subir l'entraînement astro-éthérique et de former des dessins.

Pour la photographie le mécanisme est un peu différent; les tourbillons qui viennent au contact de la plaque sont les mêmes, mais il n'y a pas de poudre à précipiter, il y a une substance chimique à décomposer, et l'éther en vibration produit ce résultat ; c'est ainsi qu'agit la lumière. Il n'y a donc là aucune difficulté.

Enfin pour revenir au papier, on comprend que tous les groupes en bas-reliefs qui forment sa pâte produisent des élévations et dépressions. Si l'on passe un crayon sur cette surface, en appuyant fortement, on écrase tout et on ne produit qu'un noircissement uniforme ; mais, si on passe le crayon légèrement, toutes les saillies se noircissent et les creux restent blancs, c'est ainsi que le dessin se trouve formé.

Si j'arrêtais là mes explications, on pourrait me faire une objection très sérieuse : d'après la théorie que je viens de donner, il ne pourrait jamais y avoir de dépôt homogène, et pourtant il en existe ; en outre, une plaque sensible devrait être impressionnée aussitôt après sa préparation, et on ne pourrait pas en conserver ni même en utiliser une seule.

Tout cela est très vrai ; mais il faut se rappeler ce que j'ai dit plus haut : Les petits astrals ont un corps éthéré qui seul peut agir sur la matière physique ; l'astral agit sur l'éther et l'éther agit sur la matière physique. Commençons par la plaque photographique : tant que l'éther se meut sur cette plaque,

quelle que soit la rapidité et la forme de son mouvement, il ne peut lui faire subir aucune modification ; seuls certains mouvements vibratoires peuvent exercer sur elle une action chimique. Il est bien évident que les particules de matière sensible qui sont répandues sur la plaque ne peuvent pas être entraînées dans un mouvement mécanique, puisqu'elles sont fixées dans une pâte suffisamment consistante pour s'y opposer; elles ne peuvent subir qu'une action chimique; c'est bien encore un mouvement, mais un mouvement moléculaire.

Quand je mets la plaque sur mon front ou dans mes mains, les astrals pénètrent dans mon cerveau et y font naître des images semblables à eux-mêmes. Si je dors je perçois ces images en rêve. Que je dorme ou non, je projette ces images à l'extérieur, et elles sont absorbées par la plaque; seulement l'éther qui entrait dans leur composition a pénétré dans mon cerveau, animé d'un mouvement simple, et en a été projeté animé d'un mouvement vibratoire. En effet, un être astral sans éther impressionne mon cerveau astral, celui-ci communique cette impression à mon cerveau éthéré, partie intégrante de mon cerveau physique; un être astral, possédant déjà un corps éthéré, impressionne directement mon cerveau physique. Dans un cas comme dans l'autre, mon cerveau exerce sa faculté de réversibilité : les vibrations de l'éther extérieur lui donnent la sensation d'image, inversement, l'idée d'image lui fait exécuter des vibrations qui se communiquent à l'éther extérieur et peuvent être enregistrées par la plaque photogra-

phique. Cette faculté du cerveau de produire des vibrations de l'éther pour former des images est justement ce que tout le monde connaît sous le nom d'imagination ; mais ce que tout le monde ne sait pas, c'est que ces vibrations et, par conséquent, ces images peuvent être projetées au dehors et influencer soit les cerveaux d'autres personnes, soit des plaques photographiques, ce qui est prouvé par les communications de pensée, les suggestions mentales, et les expériences du commandant Tégrad, qui a réussi à reproduire sur des plaques photographiques des images très nettes de divers objets auxquels il pensait fortement. Cela est prouvé encore par bien d'autres faits dans le détail desquels il serait trop long d'entrer. Ces projections vibratoires peuvent impressionner une plaque simplement maintenue dans le voisinage de l'expérimentateur, mais bien plus difficilement que s'il y a contact. J'ai fait des expériences à ce sujet ; quelques plaques ont été influencées ; le plus grand nombre ne l'a pas été.

Pour le marc de café et le papier, et en général pour toutes les précipitations de corps légers, le mouvement tourbillonnaire des astrals suffit, il n'y a pas besoin ici de vibrations. Mais quand les dépôts sont trop épais, les images se superposent et on ne voit plus rien. Si la poudre est trop lourde, comme dans le cas des dépôts ou précipités des sels métalliques insolubles, elle ne peut plus être entraînée par la force astro-éthérique ; c'est uniquement une question de masse : un vent léger soulève une plume et laisse une balle de plomb immobile.

Par la photographie, le marc de café, le papier, etc., on obtient la fixation d'images provenant de l'ambiance ou des cerveaux des assistants. Pour le cas particulier de la photographie, les corps éthérés doivent être amenés à l'état vibratoire par un cerveau ou par quelque autre cause.

Nous avons vu que, dans ces sortes de dessins, une tête est formée par un groupement de têtes plus petites, absolument comme, parmi les minéraux, un cristal est formé de cristaux plus petits. Mais quelle est la force qui détermine ces groupements ? Dans les cristaux, c'est l'âme du minéral ; dans les formes astrales composées, c'est aussi une âme particulière qui exige ces formes (1). Je me contente de signaler ce fait, qui est bien connu des occultistes.

Il nous reste maintenant à nous demander quelle est la signification de ces figures. Tout ce que j'en ai dit montre suffisamment que, pour celles qu'on voit dans le papier, il n'y a aucune bonne aventure à en

(1) Il est bien entendu que par *forme* j'entends uniquement l'apparence extérieure, l'ensemble des contours. Aristote et, après lui, les théologiens entendent par *forme* « le principe distinct qui donne une manière d'être aux choses, qui leur donne leurs attributs ». (Littré, *Diction.*) « ...Dans Socrate, considéré en soi et distinctement de toute autre personne, l'âme de Socrate est la forme essentielle de Socrate. » (Aristote, *Métaphysique.*)

C'est dans ce sens qu'on dit que l'âme est la forme du corps. Cela est absolument vrai, mais il ne faut pas le restreindre à l'âme humaine ; toutes les âmes sont des formes : l'âme minérale est la forme du cristal, les âmes végétales et les âmes animàles sont les formes des végétaux et des animaux. De même des multitudes d'autres âmes sont des formes déterminant des multitudes d'apparences matérielles, telles que celles dont nous nous occupons.

attendre, elles sont formées à l'avance et n'ont rien de commun avec ceux qui les font apparaître. Mais elles servent à étudier quelques-unes des formes qu'on peut rencontrer dans l'astral, et à ce point de vue elles sont précieuses. Elles peuvent aussi suggérer des modèles aux peintres: cela est déjà arrivé.

Le marc de café se groupe en formes qui sont en grande partie déterminées par le rayonnement du consultant; on peut espérer y trouver des indications relatives à la bonne aventure.

La photographie est plus précieuse: elle peut indiquer beaucoup de choses concernant un sujet, entre autres choses elle peut renseigner sur la situation de certains malades ou possédés; j'en ai quelquefois tiré parti.

En résumé, M. le comte de Tromelin a trouvé et vulgarisé quelque chose de très intéressant, et il est à désirer qu'il se fasse des études sérieuses sur cette propriété du papier et autres faits similaires dont j'ai parlé plus haut: on pourra ainsi fixer une partie importante de l'histoire naturelle de l'invisible et comprendre la formation des *gamahés*, dont l'origine est toute semblable.

Dr F. ROZIER.

*
* *

Procéde mécanique pour l'obtention des images du papier d'après la découverte du comte de Tromelin.

Nous avons cherché un procédé mécanique permettant aux débutants en ces recherches de se rendre

compte de la réalité des images (astrales) formées dans la pâte du papier, et nous pouvons fournir à nos lecteurs un moyen simple et pratique de résoudre cette question :

1° Vous prenez une feuille de buvard blanc et vous en coupez un morceau soit de 9 centimètres sur 12 centimètres, soit de 13 centimètres sur 18 centimètres ;

2° Vous vous procurez un *châssis photographique pour tirage de positifs* de la grandeur de votre feuille de buvard et muni d'un verre ;

3° Vous placez le buvard contre le verre et par-dessous une feuille de papier photographique au citrate d'argent (Solio ou Lumière) ou du papier Marion bleu. Pour commencer il vaut mieux le citrate ;

4° Vous exposez le châssis au jour pendant un quart d'heure ou une demi-heure en suivant la venue de l'image ;

5° Vous obtenez ainsi sur le papier photographique toutes les têtes et tous les dessins que vous auriez eu de la peine au début à obtenir avec le crayon-sauce ;

6° Vous fixez alors le papier à l'hyposulfite et vous l'étudiez ;

7° C'est après quelques essais de ce genre que votre œil est assez habitué pour aborder avec fruit le procédé du comte de Tromelin.

PAPUS.





PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

Cette partie est ouverte aux écrivains de toute École, sans aucune distinction, et chacun d'eux conserve la responsabilité exclusive de ses idées.

TABLEAU

DU *KALI YUG* OU DE L'AGE DE FER

PAR WISCHNU-DAS,

TRADUIT DE L'HINDOUI PAR M. GARCIN DE TASSY

Observation. — Ce tableau, dont on trouvera le texte dans la *Chrestomathie hindoustanie* (hindî et hindouî), est tiré d'un poème inédit intitulé *Swarg Rohan*, « l'échelle du ciel », poème dont feu mon élève Charles d'Ochoa avait rapporté de l'Inde un manuscrit qu'il m'avait obligeamment communiqué, et qui appartient aujourd'hui à la Bibliothèque nationale. Il est dû à Wischnu-Dâs Kavi, c'est-à-dire le poète Wischnu-Dâs, dont William Price a publié dans ses *Hindee and Hindoostanee Selections* plusieurs chants devenus populaires. Son but est religieux : il prêche la réforme des waïschnavas qui annonce la foi en Wischnu incarné et la nullité des œuvres de pénitence extérieure, par opposition à l'ancien culte des saïvas, où elles sont en grand honneur. Mais l'enseignement religieux est accompagné dans ce poème, comme dans beaucoup d'autres poésies waïschnavas, de maximes socialistes et de la glorification de la classe ouvrière ou des sûdras, au détri-

ment des hautes classes et de la classe moyenne, c'est-à-dire des brahmanes, qui équivalent à notre ancien clergé et à la noblesse de robe ; aux kschatriyas, qui représentent la noblesse d'épée, et aux vaïcyas, qui sont notre bourgeoisie. On croit entendre quelquefois un révolutionnaire de nos jours qui, tout en proclamant l'égalité de tout genre, attribue néanmoins toutes les vertus au peuple et tous les vices aux grands.

Le *Kali yug*, ou, d'après l'orthographe hindouie, *Kâli jug* et simplement *Kali*, que je traduis par « l'âge de fer », signifie proprement *l'âge noir*. Il est le quatrième des quatre âges du monde : il comprend une période de quatre cent trente-deux mille ans, que les Hindous supposent avoir commencé le vendredi 18 février 3102 avant l'ère chrétienne. Les autres âges sont le *Saty*, « l'âge de la vertu », nommé aussi *Krit*, « l'âge de la création », qui est le premier et qui équivaut à « l'âge d'or » des Grecs et des Latins. Il comprend un million sept cent vingt-huit mille ans. Le second, nommé *Tret*, « l'âge de la conservation », qui équivaut à « l'âge d'argent » et qui comprend un million deux cent quatre-vingt-seize mille ans. Enfin, le *Dwâpar*, « l'âge du doute ou de l'incertitude », qui équivaut à « l'âge d'airain » et qui comprend huit cent soixante-quatre mille ans.

La traduction que je donne ici est littérale, si ce n'est qu'il y a, outre quelques coupures, de rares déplacements de phrases jugés indispensables. C'est dans la bouche de Krischna qu'est placée la description du Kali, et elle est adressée au roi pandau Judis-

chtir ou Yudischtira, que l'auteur nomme souvent *Dharm putr*, expression qui peut signifier simplement « fils de Dharma », c'est-à-dire « d'Yama », et qui peut aussi être considérée comme un titre métaphorique d'honneur signifiant « fils de la justice », c'est-à-dire « juste ». On donne aussi à Jusdischtir, dans ce poème, le titre honorifique de *Bal bârâ*, qui signifie, à la lettre, « grand de force », c'est-à-dire « vaillant ». Ce dernier titre rappelle celui de *Bal hârâ*, synonyme de *Balwân*, « possesseur de force », c'est-à-dire « brave », donné, entre autres, au roi de Malwa.

*
* *

Dans le Kali la terre est bouleversée : les hommes renoncent à la vertu ; mais le chagrin les atteint. Les trois premiers âges ont passé, car tout ce qui se manifeste s'anéantit et c'est ainsi que nous mourrons tous.

Dans le Kali il n'y a plus de religion : hommes et femmes ne tiennent aucun compte des dieux. Le fils n'obtempère pas au désir de son père, il ne fait que ce qui lui plaît. Les enfants meurent avant leurs parents. Il n'en naît même que fort peu et l'on n'en voit pas arriver à l'âge des cheveux blancs.

Dans le Kali, on n'ose pas témoigner de ce qu'on a vu, tandis qu'on n'hésite pas à affirmer le mensonge. La nature elle-même est changée. Le corps de l'homme est réduit de moitié. La végétation est presque nulle, aussi beaucoup de gens meurent-ils de faim et l'on ne peut nourrir les vaches qu'avec les feuilles destinées aux pourceaux.

Dans le Kali les sacrifices et les bonnes œuvres

sont rares ; il n'y a pas d'ami ; que dis-je, le père vend sa fille vierge et ce crime est fort commun. Les brahmanes demandent honteusement de porte en porte, eux que devraient nourrir les offrandes faites aux dieux ; aussi font-ils le service divin pour des gens de condition basse. Aucun d'eux n'a le sentiment de son devoir : ils se livrent tous au commerce et ils négligent les pratiques du culte particulières à la famille. Ils se couchent sans faire leur prière du soir, ils n'ont aucun respect pour les Védas. Ils font violence au faible et ils traitent de criminel celui qui ne donne pas. Ils se moquent de celui qui leur reproche leur conduite, car ils ignorent les obligations qui leur sont imposées. Les Védas et les Purânas leur sont en effet étrangers, et ils ne s'appliquent qu'à se procurer de l'argent. Il y a parmi eux beaucoup d'ignorants et de fourbes, mais on y trouverait difficilement un homme de mérite.

Sur cent personnes, une seule invoque Râma ; aussi les crimes sont-ils nombreux, et personne ne reconnaît la dignité des brahmanes. Toutefois, celui dont la dévotion à Râma occupe l'esprit est à l'abri des malheurs de Kali ; mais les insensés ne connaissent pas ces choses ; ils ignorent même l'existence de la ville d'Yama.

Les gens du Kali négligent le service de Hari ; ils ont la ruse dans le cœur et, sans crainte de la divinité, ils s'emparent du bien d'autrui.

Les brahmanes sont censés aller aux lieux de pèlerinage pour leur salut, mais ce n'est en effet que pour s'y divertir.

Quant aux kschatriyas, ils ne s'appliquent pas non plus à l'aumône ni à la justice. S'ils vont aux lieux du pèlerinage, c'est pour y faire le commerce. Ils négligent la connaissance des Védas et des Purânas ; mais ils écoutent volontiers la voix des bayadères. Ils ne remplissent les devoirs que leur impose leur caste que lorsqu'ils reçoivent des présents qui les y déterminent; et, tandis qu'on leur fait ces dons corrupteurs, on ne donne rien au pauvre volontaire. Dans le Kali, les savants tiennent au roi des discours futiles. Au lieu d'entendre la lecture des Védas, on écoute celle des romans érotiques. Les brahmanes étudient peu, et cependant ils manifestent beaucoup d'orgueil dans les assemblées.

De leur côté, les kschatriyas commettent toutes sortes de vexations; ils sont fiers et n'ont d'égard pour personne. Ils prennent aux brahmanes leurs vaches pour les vendre, et non seulement ils persécutent les brahmanes, mais les bardes mêmes chargés de chanter leurs exploits; et on s'expose à la mort, soit qu'on s'oppose à leur tyrannie, soit qu'on veuille s'y soustraire.

Dans ce malheureux âge, les brahmanes ne reconnaissent pas d'impureté légale. Ils entrent sans scrupule dans la maison des gens de basse caste. Ils ne songent qu'à acquérir des richesses, quoiqu'ils n'y réussissent pas.

Tout le monde se plaint que les marchands falsifient leurs marchandises sans qu'on puisse connaître leurs pratiques secrètes à cet effet. Ils sont gracieusement fripons et font avec aisance les choses les plus

répréhensibles. Dans le Kali, on se moque de ses parents, on est même cruel envers eux.

Au lieu de remplir les obligations qui leur sont imposées et de se livrer aux pratiques ordonnées, les brahmanes passent leur vie au vain culte du sâlgrâm et du tulcî. Or, tandis qu'ils négligent les règles de la pénitence et de l'ablution, les sûdras connaissent mieux qu'eux leur devoir et ils font l'aumône selon leur pouvoir.

Mais écoutez encore tout ce qu'on se permet dans le Kali. On ne tient pas compte d'une bonne renommée, on fait aussi sans retenue les plus grandes injustices. Les méchants injurient publiquement les bons au milieu de la ville. Les gens de qualité sont en petit nombre et ils adorent les pieds des sûdras. Ils sont obligés d'aller demander de maison en maison, tandis que les gens des conditions les plus basses sont heureux.

Dans le Kali, les brahmanes sont sans instruction et sont obligés d'obéir aux sûdras. Ils font des choses blâmables ; aussi n'a-t-on pour eux aucune considération et, bien loin de les accueillir, les repousse-t-on dédaigneusement. Il n'y a plus que les gens de la plus basse classe qui sacrifient aux dieux. Les prêtres de Nârâyan se taisent (quand ils devraient parler) et ils font leur société des bayadères. Les kschatriyas sont sans intelligence; les rois ne s'entretiennent que de choses futiles. Quiconque tue un brahmane peut racheter son crime par la plus légère offrande.

Dans le Kali, tout le monde ment ; l'avidité règne partout. On ne respecte plus l'aîné de la famille ; on

n'observe pas les fêtes, on déserte les pèlerinages. On renonce aux bains sacrés, on délaisse l'aumône. Le père n'hésite pas à vendre son fils pour satisfaire sa cupidité. Dans le Kali tout le monde est débauché et avide de richesse; on ne conserve de respect pour aucune chose, pas même pour l'arbre sacré des Banyans.

Les rois se livrent à tous leurs désirs et ils ne songent pas à la gloire. Ils ne rendent pas la justice et ils ne protègent leurs sujets qu'autant qu'ils en reçoivent des présents. Sans compassion pour les malheureux qui poussent des soupirs, ils s'attachent à inspirer la crainte. Plus de sagesse ni d'équité, mépris absolu des Védas et des Purânas. On se laisse aller à ses passions avec une telle violence que le fils, par exemple, tue sa mère à cause d'une courtisane. Les vaches participent à la dégénération générale : elles ne donnent que peu de lait et elles finissent par abandonner leur veau.

Dans le Kali, l'ignorance des devoirs est portée à son comble. Ainsi, les pères meurent et laissent leur fortune à leurs enfants, et ceux-ci prennent le bien de leurs parents et le dissipent follement avec des femmes. Mais que dis-je, le beau-père enlève sa bru et en fait sa maîtresse; on vit avec la femme de son frère aîné; on ne respecte plus ni père, ni mère, et les élèves jouissent de la femme de leur gurû. Telles sont les indignités qui ont lieu dans le Kali.

Dans ce malheureux âge, les brahmanes laissent les six actes sacramentels et ne remplissent pas davantage le reste de leurs devoirs. Ils mangent sans

se laver et ils ne tournent pas leur pensée vers le culte de Hari. La pratique des devoirs de famille leur est étrangère et ils se livrent à la débauche avec des bayadères. Tandis qu'ils négligent le service de Krischna, ils appliquent leur esprit aux mantras et aux sortilèges, car on ne leur donne que pour céder à leurs sollicitations, comme on ne donne aux atits que lorsqu'ils sont évidemment malheureux. Les brahmanes, en effet, ne reçoivent pas dans le Kali les offrandes auxquelles ils ont droit ; on n'honore que ceux d'entre eux qui sont poètes.

Dans le Kali, on ne fait des sacrifices que de loin en loin ; on se contente de prononcer le nom de Krischna. Il est tellement reçu de mentir, qu'on admet le mensonge à l'égal de la vérité. Il y a cependant beaucoup de sâdhs vrais adorateurs de Wischnu, mais personne n'en fait cas ; car, tandis qu'on a de la considération pour l'imposteur, on n'a que du mépris pour les gens vertueux, qui d'ailleurs, dans le Kali, sont des sûdras.

Dans cet âge de décadence, on s'attache à celui qui possède des richesses. Tout le monde est désireux d'en amasser, et celui qui ne veut pas donner s'expose à périr. On ne traite avec bienveillance que celui qu'on aime beaucoup.

On reconnaît les rois du Kali yug à ce qu'ils parcourent astucieusement leur royaume. Ils prennent pour s'enrichir tous les moyens, qu'ils soient honnêtes ou injustes ; ils ne s'occupent jour et nuit qu'à satisfaire leur cupidité. Ils devraient savoir que l'amour de Hari n'impose aucune peine à l'esprit.

Quand on le possède, on ne désire plus les biens du monde. Mais dans le Kali tout le monde est avide, on agit constamment avec ruse. Les enfants trompent leurs pères ; ils déploient à cet effet la plus grande adresse. On prend volontiers, mais on n'aime pas à donner; on pèche sans crainte contre les dieux.

Dans le Kali, les serviteurs retiennent les sommes qu'ils touchent pour leurs maîtres livrés aux affaires. Les rois dépouillent de leurs biens ceux qui ne veulent pas participer à leurs actes criminels; les brahmanes entassent l'argent des amendes qu'on leur paye, sans en faire profiter personne. Telle est la conduite qu'on tient en cet âge. On quitte le service de Hari, on laisse la droite et bonne voie pour s'égarer dans les sentiers tortueux et pervers. On n'observe que bien rarement le onzième jour de la lune; bien rarement aussi on songe aux pèlerinages. La dépravation des mœurs accompagne l'irréligion : les femmes se font avorter ; les veuves se font bâtir des maisons pour y habiter seules et elles vivent dans la débauche. Dans le Kali, les amis morts seuls sont ceux dont on n'a pas à se plaindre, car les amis vivants se querellent quand ils sont ensemble.

Dans le Kali, on fait le pûjâ des dieux avec du riz seulement, tandis qu'on offre aux bayadères des fleurs d'un parfum exquis. Le meurtre est fréquent dans le Kali et on commet sans crainte tous les péchés qui conduisent en enfer. On ne donne que lorsque l'intérêt particulier détermine à le faire : ainsi, on ne fait pas attention au pauvre honteux de sa misère et qui n'ose la faire connaître; mais voit-on une jeune

femme sans protecteur, on s'empresse gracieusement auprès d'elle.

Dans le Kali, on n'a aucune satisfaction à attendre de la part des brahmanes; ce n'est pas par leur entremise qu'on peut obtenir le salut. On n'offre, dans le Kali, aucune espèce de sacrifice; on ne fait pas d'aumône. Ce ne sont plus les dieux qui descendent sur la terre, mais les musiciens du ciel d'Indra. Les hommes corrompus de cet âge agréent ces incarnations, mais ils méconnaissent les gens vertueux et les sâdhs. Quant aux pénitents, ils se retirent du monde afin de se sauver, et ils effacent leurs fautes au onzième jour de la lune.



La Foi qui guérit

La foi, dit-on, transporte les montagnes ! Tout le monde admet cette métaphore, parce que métaphore. Mais la foi, peut-elle guérir les maladies si diverses de l'homme ? C'est là une autre question.

Pour le croyant, pour le spiritualiste sincère, convaincu, la guérison par la Foi est un fait certain, incontestable !...

Pour le matérialiste, la guérison par la foi est une utopie, une absurdité, une croyance tout à fait superstitieuse.

Tel est l'état de la question, que nous nous proposons d'étudier ici très brièvement.

Du spiritualiste ou du matérialiste qui a tort ou raison ?

On pourrait croire à première vue que si l'un a tort, l'autre a raison, or il n'en est rien, et nous disons carrément au lecteur : « Tous les deux ont tort, et voici pourquoi : le spiritualiste croit à la guérison par le moyen du miracle, et il a tort ; le matérialiste, qui ne croit pas à la guérison de la maladie par la foi, a également tort. »

Entre ces deux extrêmes, il y a l'homme de science qui prétend que la guérison par la foi est possible, parce que c'est un acte de simple auto-suggestion ; mais c'est la science officielle qui parle ainsi ; elle a tort également, parce que la proposition ainsi formulée est incomplète. — Enfin, il y a la science occulte qui donne en partie raison aux spiritualistes et aux matérialistes ; elle pourrait dès lors, ce semble, concilier jusqu'à un certain point et unir ces deux frères ennemis (tout en apparence du moins).

Ces prémisses doivent faire supposer au lecteur que nous llons discuter notre thèse : La Foi qui guérit, d'une manière

toute nouvelle, c'est-à-dire en dehors de la théologie et de la science officielle. Ceci ne veut pas dire que nous avons la prétention d'admettre comme seule vraie, comme seule bonne, l'explication que nous allons donner, mais simplement qu'au dire des théologiens et des savants officiels nous apportons une nouvelle contribution à l'étude d'une grosse question, laissant toute liberté au lecteur de choisir, en connaissance de cause, l'opinion qui lui paraîtra la plus admissible, la plus logique.

Et tout d'abord, dégageons l'opinion théologique : Dieu par lui-même ou par l'intermédiaire des saints peut parfaitement guérir les maladies de l'homme. — C'est là un article de foi, qu'on admet ou qu'on rejette en bloc. Ceux qui croient à la toute-puissance d'un Dieu et à son intervention dans les petites misères de l'homme, dans les *bussiness* de l'humanité, ne peuvent qu'admettre le fait, c'est-à-dire *guérison surnaturelle par la foi*.

Passons aux savants officiels ; pour ceux-ci nous prendrons une étude fort rare, partant, peu connue du regretté professeur Charcot, étude consignée dans une brochure de 38 pages qui a pour titre : La Foi qui guérit (1). Dans cette brochure, nous voyons que le savant professeur de la Salpêtrière reconnaît que la foi a guéri bien des personnes, mais qu'il faut attribuer ces guérisons à l'autosuggestion.

L'opuscule s'ouvre sur une préface de M. Bourneville portant en épigraphe ces paroles mêmes de Charcot :

Nous ne pouvons rien contre les lois naturelles.

Ce qui revient à dire qu'on ne saurait ajouter foi aux miracles, qui sont en contradiction avec lesdites lois naturelles.

C'est fort bien, mais pour savoir si un fait est contre les lois naturelles, il faudrait connaître toutes les lois naturelles; or l'homme actuel les connaît-il ? Certainement

---

(1) Broch. in-18, aux Bureaux du *Progrès médical*, 14, rue des Carmes (Ve).

non. Les connaîtra-t-il *toutes*, un jour ? D'où une première difficulté pour admettre ou rejeter la foi qui guérit.

Voici le début de la brochure mentionnée : « La *New Review*, prenant texte du récent voyage d'un littérateur célèbre à un centre religieux et des discussions qui se sont élevées à cette occasion, me demande mon opinion sur la *faith healing* (la foi qui guérit). La question n'est pas de celles qui puissent me laisser indifférent. Elle intéresse d'ailleurs tout médecin, le but essentiel de la médecine étant la guérison des malades sans distinction dans le procédé curatif à mettre en œuvre. Dans cet ordre d'idées, la *faith healing* me paraît être l'idéal à atteindre, puisqu'elle opère souvent lorsque tous les autres remèdes ont échoué. C'est pourquoi depuis longtemps, en présence de certains cas déterminés, j'ai cherché, après bien d'autres, à pénétrer autant que faire se peut le mécanisme de sa production, afin d'utiliser sa puissance, et c'est l'opinion que je me suis faite dans ces conditions que je vais exposer en quelques mots. »

Les lignes qui précèdent prouvent que le docteur Charcot admet, *a priori*, la foi qui guérit la *faith healing* pour employer l'expression anglaise qui lui paraît chère. — Mais poursuivons la suite de l'étude du professeur ; il ajoute : « Les faits que dans ma pratique spéciale déjà longue j'ai eu l'occasion d'observer ne sont pas isolés, tant s'en faut, car la *faith healing* et son aboutissant, le miracle (sans attacher à ce mot aucune autre signification que celle d'une guérison opérée en dehors des moyens dont la médecine curative semble disposer d'ordinaire), répondent à une catégorie d'actes qui n'échappent pas à l'ordre naturel des choses. Le miracle thérapeutique a son déterminisme, et les lois qui président à sa genèse et à son évolution commencent à être sur plus d'un point suffisamment connues pour que le groupe des faits qu'on englobe sous ce vocable se présente avec une allure assez spéciale pour ne pas échapper tout à fait à notre appréciation. Il y a tout lieu de s'en féliciter, d'ailleurs, puisque par la compréhen-

sion plus nette de cette détermination, nous mettons de plus en plus à notre disposition les grandes ressources de la *faith healing* et que, de ce fait, la maladie nous trouve de moins en moins désarmés devant elle. »

Nous ne poursuivrons pas plus longuement la citation de cette brochure, et nous dirons que le docteur n'admet là qu'un simple fait d'auto-suggestion et pas autre chose; que, du reste, le domaine de la foi qui guérit est limité et qu'aucune intervention ne peut faire franchir ses limites, car, ajoute Charcot: « nous ne pouvons rien contre les lois naturelles. On n'a jamais, par exemple, noté en compulsant les recueils consacrés aux guérisons dites *miraculeuses* que la *faith healing* ait fait repousser un membre amputé. Par contre, c'est par centaines qu'on y trouve les guérisons de paralysie; mais je crois que celles-ci ont toujours été de la nature de celles que le professeur Russel Reynolds a qualifiées du terme général de paralysie *dependant on idea*, c'est-à-dire dépendant de l'idée. »

Ainsi, d'après l'opinion de Charcot, dans toutes les guérisons *religieuses*, dirons-nous, il n'y a qu'auto-suggestion pure et simple. Ainsi formulée la proposition n'est vraie qu'en partie, car il y a aussi autre chose, comme nous le verrons plus loin, et du reste le docteur le suppose lui-même, puisque sa conclusion est celle-ci : « Est-ce à dire que, dès à présent, nous connaissons tout dans ce domaine du surnaturel, tributaire au premier chef de la *faith healing* et qui voit tous les jours ses frontières se rétrécir, sous l'influence des acquisitions scientifiques ? Certainement non. Il faut tout en cherchant savoir attendre... »

Donc l'auto-suggestion ne satisfait pas le célèbre professeur !...

En résumé, voici l'avis de la science officielle au sujet de la guérison par la foi ; voici ce que les savants officiels disent et répètent à tout propos et à tout venant ; au sujet des guérisons, par exemple, de N. D. de Lourdes. — Les miracles de la grotte de Lourdes ou autres sanctuaires ont

prouvé, une fois de plus, qu'il n'y a pas de miracle, mais qu'une certaine catégorie de malades peut trouver dans la foi en leur guérison un remède à leurs maux et à leurs souffrances.

Du reste, il n'y a là rien de nouveau, *nihil sub sole Novi*, ces guérisons soi-disant *miraculeuses* viennent ajouter aux ressources d'une thérapeutique très ancienne, connue des peuples de l'antiquité. Il est aujourd'hui parfaitement démontré, il est, disent-ils, classiquement démontré que certains troubles hystériques, que certaines attaques d'hystéro-épilepsie, de paralysie, de contractures datant depuis des mois et des années et ayant résisté à tous les traitements et moyens de guérison sont complètement guéris par la suggestion. Aussi ne doit-on pas s'étonner que certains de ces malades qui assistent en longues théories aux pèlerinages aux grottes et aux basiliques sacrées, ou qui sont plongés dans les piscines saintes, se trouvent subitement guéris, et cela, au moment même où, dans un mouvement de suggestion psychique, la pensée atteint son maximum d'intensité et de tension nerveuse. — Le milieu est des plus propices, ajoutent-ils, car leurs yeux extasiés par un enthousiasme général, mettent ces malades dans un état de réceptivité étonnant.

Voilà ce que disent nos scientistes modernes à la tête desquels se trouvent les médecins officiels. Ils disent aussi (que ne disent-ils pas) que les nombreux cas de guérisons religieuses survenues à une époque où on ne soupçonnait pas alors l'origine des maladies nerveuses ont été constatés historiquement pour ainsi dire. Ainsi les Jansénistes, à l'époque des plus beaux jours de Port-Royal, avaient eu le miracle de la Sainte Epine. Ils mentionnent également ce qui suit, tiré de l'Histoire de France d'Henri Martin, à savoir que, dans les dernières années qui précédèrent la mort du cardinal de Noailles, plusieurs faits commencèrent à être signalés à l'attention publique; c'étaient des guérisons soudaines de maladies invétérées. La plus saillante de ces cures fut celle d'une femme guérie

d'une paralysie et d'un flux de sang, pour s'être prosternée devant le Saint-Sacrement dans la procession d'une paroisse janséniste, située faubourg Saint-Antoine. Même parmi les témoins qui signèrent le procès-verbal de constat, on peut y lire le nom d'Arouet de Voltaire.

Le même historien, à propos des convulsionnaires de Saint-Médard, nous apprend aussi que : « des malades, des impotents, transportés d'une foi ardente, se faisaient étendre sur le tombeau du diacre Pâris et ces malheureux, tourmentés de crises nerveuses, y trouvaient un calme inespéré ; des paralytiques, des boiteux au contraire, après de violentes crises, se relevaient et marchaient. On a même prétendu que des affections d'une tout autre nature et complètement étrangères au système nerveux, des chancres et des ulcères avaient disparu subitement, ce qui paraît inexplicable à Henri Martin, et qui n'a rien de surprenant pour l'ocultiste, comme nous le verrons bientôt.

Du reste, tout dernièrement, il y a environ un an, est-ce que tous les quotidiens de France n'ont pas raconté qu'un ambulancier-postier, un nommé Gargam, si nos souvenirs sont fidèles, lequel ambulancier avait été atteint de paralysie à la suite d'un accident de chemin de fer, fut instantanément guéri à Lourdes, quand le Saint-Sacrement a passé devant lui. Les journaux nous ont appris qu'il se dressa tout à coup d'un grabat qui avait servi à le transporter ; puis il suivit à pied la procession. On dit même que des plaies qu'il avait aux pieds ou aux chevilles se cicatrisèrent bientôt, ce qui peut faire supposer qu'elles provenaient certainement de troubles trophiques d'origine nerveuse. Or, on sait parfaitement aujourd'hui que les ulcères provenant d'hystérie traumatique, bien que présentant les symptômes d'une lésion de la moelle, sont radicalement guéris par la suggestion mentale, par la ferme volonté de guérir, surtout dans un milieu favorable, comme un foyer, un centre de foi, qui devient, par cela même, une station de psychothérapie, dirons-nous.

Nous venons de prononcer un néologisme, pour dési-

gner un établissement hospitalier, qui est certes destiné à devenir prochainement une réalisation, car au fur et à mesure que l'homme progressera dans la spiritualité, très certainement, il ne se contentera plus des stations balnéaires, de cure d'air, de petit lait, de raisins, ou même des *Sanatoria*, tout cela ne lui suffira pas : il lui faudra habiter une station de psychothérapie établie, comme dans l'antiquité, dans les environs d'un sanctuaire vénéré et autant que possible situé au sommet d'une montagne.

Ayant passé en revue l'opinion des théologiens et des hommes de science officielle, nous n'avons plus qu'à étudier la guérison par la foi, expliquée par les occultistes. Ceux-ci admettent évidemment l'auto-suggestion, mais ils admettent encore, sinon le miracle, du moins une opération qui y ressemble, qui remplace le miracle, aux yeux du vulgaire, et qui est constituée par une sorte de magnétisme suprà-naturel, qui peut avoir raison non seulement des maladies relevant du système nerveux, mais de tout autre genre de maladies.

Expliquons-nous, ce sera notre conclusion.

L'homme possède en lui un magnétisme capable de guérir bien des maladies humaines ; la meilleure preuve, c'est que certains médecins poursuivent à outrance les magnétiseurs professionnels pour exercice illégal de la médecine.

On peut donc considérer comme certaine, incontestable, la guérison des maladies par le magnétisme humain, magnétisme qui est très considérable dans les centres de pèlerinages ; c'est un magnétisme collectif qui aide puissamment à la guérison des personnes ayant foi en Dieu, à des saints et aux heureuses influences que peuvent exercer les fluides condensés dans ces milieux de piété et de *foi ardente*, je dirais même de fanatisme, si l'on veut ; mais ici le mot ne saurait être un blâme. Ce qui sauve l'homme, ce qui soulève les montagnes, c'est la foi, c'est-à-dire l'enthousiasme ; or l'enthousiaste est sincère, et c'est cette force d'expansion, qui accomplit de véritables mi-

racles, de ceux qui transportent les montagnes, c'est-à-dire qui accomplissent des choses qui paraissent merveilleuses aux yeux de la foule, mais qui ne sont que très naturelles aux yeux de l'occultiste, qui connaît les grandes lois inconnues aux savants officiels. C'est ainsi que l'occultiste connaissait les rayons Rœntgen bien avant leur découverte puisque les voyants voient bien plus loin qu'à travers le corps humain, les murs ou n'importe quel corps opaque, et cela à n'importe quelle distance. Il y a plus de vingt ans nous avons vu un clairvoyant nous détailler les intestins d'une personne et nous signaler ceux qui étaient sains et ceux qui étaient en mauvais état.

Enfin, l'occultiste sait que dans tous les milieux sacrés ou consacrés, dans les milieux fréquentés par les pèlerins ou dans de grandes assemblées publiques, il se produit un phénomène d'aimantation considérable, ce qui donne une force des plus actives, non seulement pour guérir les maladies, mais encore pour produire des effets de toutes sortes; mais nous ne saurions entrer ici dans de plus longs détails, parce qu'il nous faudrait développer des idées qu'il n'est pas permis d'exposer, sans courir soi-même de grands dangers, car il n'est pas permis d'apprendre le moyen d'utiliser des forces à celui qui n'est pas mûr pour ne s'en servir exclusivement que pour le bien général. Nous devons donc nous arrêter ici, mais nous dirons comme conclusion dernière: La guérison par la foi peut dans certains cas être en partie un acte d'auto-suggestion, d'auto-magnétisation d'autrefois ; mais ces actes sont complétés surtout par le milieu dans lequel l'auto-suggestionné se trouve; qu'enfin des entités de l'astral, de l'Au-delà, ce que certaines religions dénomment des Anges (des aides invisibles), peuvent aider parfois d'une manière très effective à ces guérisons par la foi, merveilleuses, mais non miraculeuses pour l'occultiste qui sait.

ERNEST BOSC.

NOTES

SUR LA

Grammaire de Pânini

(*Suite.*)

Ainsi, tandis que le nom sanscrit du citron, kéçarâmlas (kéçara filament, amla acide), fournit dans ces deux degrés l'équivalent en poids de l'acide citrique $H^8O^7C^6$,

ka, 22 + e, 7 + ça, 23 + ra, 13 + a, 3 + ma, 7 + la, 14 + s, 103 = 192,

le grec μηλέα (méléa, ou plus rationnellement mîléa), pommier, donne, mêmes degrés et numération sanscrite, l'équivalent en poids de l'acide $H^6O^5C^4$ parent de l'acide citrique, caractéristique du pommier :

ma, 7 + î, 12 + l, 14 + e, 7 + a, 2 + accent aigu, 92 + 134.

Tandis que le fameux « yod-hé-vau-hé » donne 26 pour le kabaliste moderne et n'offre ainsi que l'équivalent du cyanogène, il est bien plus clair dans les deux degrés conjoints :

yod, 12 + hé, 6 + vau, 7 + hé, 6 = 31,

car alors identification avec la Déité primordiale du Véda, Kâma, l'« Amour » :

ka, 22 + a, 3 + ma, 6 = 31.

Cette Déité primordiale est la vie de l'Univers. Or le chimiste et le biologiste ont constaté que le phosphore, équivalent 31, indispensable à la vie cérébrale, l'est aussi à la vie physique et que, selon leur terme, la « dénutrition » chez l'homme; l'animal et la plante vient de son absence.

Il faut noter que 31 est une fonction, n'indique pas que les corps de cet équivalent en poids, tels le phosphore et la méthylamine.

Autre exemple des deux degrés:

Le mètre, mesure occulte, donne 136 pour la somme des hauteurs des tours de Notre-Dame de Paris, puisque 68 mètres chacune. Ceci correspond au principal équivalent en poids des parfums ($H^{16}C^{10}$, essence de térébenthine et isomères), est le nombre des pages des dix-huit chants de la *Bhagavad Gîtâ*.

Le sanscrit l'appelle kusŭmâkara, « le Printemps Fleuri »,

ka, 22 + u, 5 + sa, 61 + u, 5 + ma, 6 + a, 3 + ka, 21 + ra, 13 = 136.

Pour faire concorder l'équivalent en poids de l'indigo avec le sens externe et le nombre du mot « Krskna » nous avons retranché 5 au poids de la molécule de carbone.

Le même procédé réduit l'équivalent en poids des parfums à 86. C'est le nombre du latin *rosa* « rose », numération sanscrite :

ra, 13 + o, 10 + sa, 61 = 85.

Le sanscrit divise en deux le caractère O, ce qui lui donne une valeur supplémentaire de 1 et même de 2. Ainsi « rosa » 86.

L'hébraïque donne ce nombre très Rose-Croix (surtout dans l'équivalent correspondant d'éther) aux Dieux Constructeurs, les fameux Elohim. Dans le troisième degré, le kabaliste compte Aleim :

aleph, 1 + lamed, 30 + hé, 5 + yod, 10 + mem, 40 = 86.

Et dans les deux degrés ? — demandera-t-on.

Observez...

aleph, 3 + lamed, 31 + hé, 6 + yod, 11 + mem,
41 + virâma sanscrit, 42 = 134.

De plus, une unité pour prononcer l'hé avec le lamed, une autre pour prononcer le yod avec le mem (a-le-ym) ; par conséquent 136.

Pourquoi 134 d'abord, puis 136 ?

Observez la géante hypostyle de Karnak :

Cent trente-quatre colonnes plus deux piliers carrés.

La formule yod-hé-vau-hé met en relation les fonctions 26 du cyanogène et 31 du phosphore; de même le sanscrit Kâma. Précisément le chimiste a trouvé que le cyanogène, gaz incolore, se transforme en un isomère ou polymère ; le paracyanogène, poudre brune, de la même façon que le phosphore blanc se transforme en phosphore rouge. Transformation semblable est encore trouvée dans les composés du cyanogène.

Dans le premier chapitre de la Genèse, Jéhovah est qualifié d'Élohim. Si la formule des Élohim est celle



des huiles essentielles, quel est donc le rapport avec Ja-Ève ? Le troisième degré de Jéhovah est le nombre des molécules de l'essence de térébenthine :

16, hydrogène + 10, carbone = 26.

Le seul remède connu contre l'empoisonnement par le phosphore est l'essence de térébenthine, qui l'empêche de s'unir à l'oxygène du sang, comme elle lui ôte, dans l'air limité, la propriété de s'oxyder. Dans ces cas, la térébenthine constitue, pour ainsi dire, la robe du phosphore, ce qu'enseigne l'ordre des termes de la Genèse : Ja-Ève Aleym.

Il faut que le chimiste se mette à l'étude des fonctions des nombres naturels. Qu'il observe, par exemple, que le soufre, équivalent 32, très fluide de 113° à 120°, et qui devient visqueux quand on élève davantage la température, jouit de la même propriété que l'alcool méthylique H^4OC, c'est-à-dire équivalent 32, dont l'ébullition difficile se fait avec soubresauts. Que l'argent, équivalent 108, dissout, fondu, 22 fois son volume d'oxygène (22 lettres hébraïques ?) et que la même propriété se trouve dans l'acide oléique, qui à l'expérience lui ayant fait attribuer la formule $H^{34}O^2C^{18}$, $34 + 2 + 18 = 55$ molécules, ou un multiple de 54 peut être 54×2, soit 108. Nous lisons que cet acide dissout environ 20 fois son volume d'oxygène ; nous faisons observer au chimiste que le sanscrit fait passer dans l'option, le 20 au 21 et même au 22 ; que, par suite, le 20 et le 22 dissous dans les corps précédents sont homogènes.

*
* *

Il est peu de termes plus connus du sanscritiste que ceux de « Rshi » et « Arhat », équivalents du terme « Mahâtman », « Grande (Mahâ) Ame (Atman), ou Ame Universelle. Les deux termes sont trouvés très fréquemment dans les littératures brahmanique et bouddhique. En effet, les Védas et leurs affixes, Upanishads, ont coutume d'énoncer le Rshi (Révélateur) de l'hymne ou du chant. D'autre part, le bouddhisme, sans oublier le terme Rshi, est, comme on sait, prodigue de celui d'Arhat et qualifie le Buddha lui-même d' « Arhat parfait ».

Nous avons dit à propos du sûtra « taparastatkâlasya » que, contrairement à la croyance du pandit moderne et du sanscritiste, il n'y a point de technique dans la grammaire sanscrite, que tout y est loi métaphysique et mathématique, qu'en conséquence le sûtra signifie partout : ta, et ce qui suit, existence pendant le temps de ce qui précède ta.

Appliquons.

Supprimons le t d'Arhat, qui signifie seulement « existence pendant le temps d'Arha », tman de Mahâtman, qui signifie « du temps du Mahâ », et comptons :

Rshi — r, 66 + sha, 54 + i, 42 = 162.

Arha — a, 21 + ra, 15 + ha, 126 = 162.

Mahâ — ma, 8 + ha, 126 + a, 21 + affixe de l'â long, 7 = 162.

(Nous avons vu à propos de l'anunâsika que l'â long jouit d'un affixe de 7.)



Ainsi, les termes Rshi, Arhat et Mahâtman sont équivalents entre eux et à s ; ils expriment, comme cet affixe-ci, l'être, la volonté ; dans leur cas, c'est la Volonté kosmique.

Ils sont équivalents au latin « ego », numération sanscrite :

e, 13 + ga, 53 + o, 91 + affixe de l'o, 5 = 162.

(L'affixe de l'â long, celui de l'o, sont indiqués aux sûtras des pragrhya, c'est-à-dire des « maintenus » et « non-maintenus ».)

M. le chimiste Schunck a trouvé que l'indigo bleu résulte de la fermentation, dans la cuve du jus de feuilles d'indigofera, de l'indican, qui se dédouble en indigo et indoglucine :

$$H^{62}O^{34}Az^{2}C^{52} + 4(H^{2}O) = 2(H^{5}OAzC^{8}) + 6(H^{10}O^{6}C^{6})$$

indican + eau = indigo bleu + indoglucine

L'étude des Textes Sacrés prouve que les états critiques sont aussi importants que les états fixes.

Comptons les molécules de l'indican critique, c'est-à-dire combiné avec l'eau :

indican (62 + 34 + 2 + 52) + eau (8 + 4) = 162.

Ceci exprime l'Ego kosmique, ou Brahma.

L'équivalent en poids de l'indigo bleu est :

$$H^{1} \times 5 + O^{16} + Az^{14} + C^{12} \times 8 = 131.$$

Mais l'équivalent de 18 atomes — le Lucifer l'a montré — n'est pas rigoureusement égal à l'équivalent en poids. C'est l'hydrogène, 18 atomes pondérables, qui fixe l'équivalent des 18 atomes ; mais l'oxygène a 290 atomes et non 288, comme le ferait croire l'équivalent en poids ; l'azote 261, soit l'équivalent en poids

multiplié par 18 plus 9 atomes affixes. Ces nombres du Lucifer sont corroborés par le sanscrit, dont le calcul exige que le carbone ait, d'atomes, l'équivalent en poids multiplié par 18, plus 9 affixes.

L'indigo bleu, par suite, a d'affixes :

$$O,2 + Az,9 + C^8,72 = 83,$$

$$\text{soit en équivalence } \frac{83}{18} = 4,611.$$

Au total 135,6111 — valeur très proche de l'équivalent en poids des parfums — pour l'équivalent, sur 18 atomes, de l'indigo bleu.

Cet indigo est double (voir dédoublement de l'indican) ; par suite l'indican émet : 135,6111 $\times$ 2, soit 271,222 d'indigo bleu.

Dans les deuxième et troisième degrés conjoints la valeur d's, quand affixé, est :

$$s,61 + \text{virâma},42 = 103.$$

Le premier degré consiste dans une unité par lettre (la barre horizontale au-dessus de chaque lettre sanscrite semble le représenter). « S » 6 lettres ; par suite valeur 109 en trois degrés.

Cette valeur 109 serait, par défaut, égale à la valeur en degrés de deux des angles de la section principale d'un rhomboèdre de spath d'Islande (109°,8′ — *Cours de physique de l'École Polytechnique*, t. III. f. III, p. 382). La division du cercle en 360° est occulte, d'après le sanscrit et la chimie. 109 serait donc la fonction de ces angles du spath d'Islande, une des formes cristallines du carbonate de chaux et jouissant de la propriété de polariser la lumière, c'est-à-dire de

la diviser en deux, dans sa section principale. Il est curieux que kha soit en sanscrit, comme nom, l'Espace, comme lettre la lettre essentielle d'un des noms de la craie, enfin que le Taj-Mahal, qui semble une des représentations architecturales du 162, soit de marbre blanc.

Le Taj-Mahal !... l'Œuvre du vieux mendiant fakir!... Poème de marbre, a dit Bayard Taylor... Quel symbole adéquat ce serait pour la hiérarchie de Vénus !... la hiérarchie des Christ, des Arhats !... Lui !... la Fleur la plus belle des Fleurs de l'Architecture!... la Perle rare de ses Trésors !... plus gracieux, sous le ciel hindou pur, que la neige du cygne sur le saphir du beau lac !...

Que l'Européen, si fier de sa civilisation, compare avec la médiocrité de la bâtisse de Saint-Pierre de Rome. Qu'il lise aussi Hue sur les Apelle et les Praxitèle qu'il vit, moines au Kounboum.

Nous n'avons malheureusement que des mesures approximatives du Palais Céleste, qui semble bien, d'après ses détails, le Palais-Lune de Bhakti-Yoya — dans son *Jardin Enchanté*.

Le phénomène de la lumière polarisée doit entrer, c'est notre conviction, dans l'explication des lettres hébraïques.

Nous avons dit que le quatrième degré de la numération sanscrite produit les sept, en réfléchissant les trois premiers dans la matière; par suite les sept degrés d's valent :

$$162 + 109 = 271,$$

c'est-à-dire par défaut l'équivalent atomique sur 18 de l'émanation de l'indican.

Comment se fait-il — dira-t-on — qu'en quatre degrés « s » montre la somme des molécules de l'indican... en sept un équivalent atomique de l'indigo ?

Nous ne nous chargeons nullement d'expliquer un système qui, avec toute la Nature, semble embrasser la totalité des langues anciennes et des Grands Arts. En voyant dans la science moderne les insignifiants résultats de la mathématique des Newton et des Abel, on peut admettre que la résolution du problème est d'une immense difficulté. Langues et Arts étaient enseignés dans les Mystères, et les anciens les considéraient comme « Révélés ». Nous constatons leur système.

***

Ainsi l'affixe s exprime à la fois l'Intellect et la Volonté kosmiques (indican), l'intellect et le vouloir humains (indigo), ceux-ci fils de ceux-là.

Mme Blavatsky rapportait l'Ego humain, qu'elle compare à l'indigo, à la hiérarchie de Vénus. Le processus chimique et la déclinaison sanscrite font ajouter que l'émanateur est de la même hiérarchie. Cosmiquement, dit le sanscrit, le rayon cyprique est le Fils. Aussi voyons-nous Jésus (Ananda, le disciple très doux si cher au Bouddha ?... qui dormait sous le même manteau que le Maître...) dire de lui qu'il est l'Étoile du Matin. Ce fils est le mystérieux Dévarshi, fils de Brahma, le Causeur de querelles, Nârada, que la Bhagavadgîtâ nomme Dhrtarâshtra, que le Mahâ-

bhârata fait, sauf erreur, le père du Chef des Adversaires (1), les Kuru. « Ne croyez pas que je sois venu pour la paix », s'écrie Jésus, « je ne suis pas venu pour la paix, mais pour la guerre. Je séparerai le fils d'avec le père, la fille d'avec la mère; et l'homme aura pour ennemis ceux de sa propre maison ! » Le nombre des degrés deux et trois de Dhrtarâshtra est fort important à retenir, et Rabelais, grand savant sous son apparence de prince des pornographes, en composait la variante (même corps chimique mais les affixes en plus) dans le nom de « Pantagruel », le Très Illustre fils de Gargantua. Le bon Rabelais, très fin, n'eut garde de souffler mot au lendemain des temps terribles de l'Inquisition, un lendemain bien dangereux encore, sur la nature de la « scientifique moëlle » qu'il annonçait dans l' « os » de son œuvre; il fit celle-ci d'une forme à survivre aisément dans la grossièreté de l'époque. Tandis qu'aujourd'hui et bien qu'ignorant parfois sa numérique, et dans l'immense majorité des cas ne la comprenant pas, le kabaliste sectaire s'imagine que l'hébreu est la meilleure ou même la seule langue occulte, le bon Rabelais composait soigneusement ses noms de « Gargantua » et de « Pantagruel » à la fois en nombres kabalistiques et sanscrits, chose qui fait penser qu'il fut non seulement kabaliste mais peut-être Initié. Son nom de « Pantagruel » notamment est si bien réussi, qu'il

(1) Il est vrai que le nom du Chef des Kuru signifie « mauvais gùerrier », mauvais ennemi, donc presque ami? chimiquement. Nous supposons qu'il est le sodium, base à réactions plus douces, chimiquement, d'action beaucoup plus douce, physiologiquement, que le potassium.

donne en nombres sanscrits le nombre principal peut-être de ceux qui résultent du calcul du Kétu (drapeau ou frange de lumière) du corps chimique dont l'équivalent est fourni par le même nom numérique hébraïque.

Le nombre de Dhrtarâstra et le calcul du Kétu ne rentrent pas dans le plan de ces notes. Le physicien sait que la lumière, par certaines dispositions expérimentales, se divise en franges; les franges sont de plus d'une espèce ; il sera, c'est évident, ravi plus tard d'apprendre quelque chose sur elles.

L'équivalent en poids de l'indican critique est 1.330.

Comptons les atomes affixes :

O^{38},76 atomes + Az^{2},18 + C^{52},468 = 562 atomes, soit, équivalent, 31,222.

Ainsi l'équivalent atomique total, octodécimal, est :

$$1.330 + 31,222 = 1.361,222.$$

C'est le nombre de « Xatriyas », « guerrier », quatre degrés : xa, 674 + ta, 413 + ra, 14 + i, 42 + ya, 57 + s, 162 = 1.362.

La Volonté relie l'Âme au champ de combat, la Matière. L'Ame est haute, la Matière basse. Leur relation et leurs caractères sont indiqués dans l'accent circonflexe dont une moitié (Pânini, L. I, ch. II) est aiguë, l'autre grave.

Comptons les degrés deux et trois du nom grec de l'accent circonflexe, la féminine ἡ περισπωμήνε. Numération sanscrite :

π, 82 + ε, 7 + ρ, 13 + ι, 6 + σ, 62 + π, 81 + ω,



93 + μ, 6 + ε, 7 + ν, 901 + η, 12 + accent aigu, 92 = 1.362.

« Svarita », dit le sanscrit de l'accent circonflexe, Ciel (svar) et lutte (ta, ita, iti), si vous voulez.

« Svariténâdhikâra » dit le Grammairien Divin, au nombre de l'ellipse aux deux pôles, la figure géométrique qui dut être pour Pythagore l'emblème de la lutte, et qu'il opposait, sauf erreur, au stable cube, emblème de la paix — au nombre 11 - - un chiffre fatal pour le Juif, du chapitre III du premier livre.

Laissons de côté le sens que l'aphorisme contient pour la grammaire ordinaire et traduisons : le svarita fait kâra ; le « je », adhi.

En quatre degrés adhi vaut :

$$21 + 106 + 42 = 169.$$

— Qu'est-ce ?

— Le 162 d's plus l'affixe 7 de l'â long du virâma d's.

Que signifie « svariténâdhi », une audace stupéfiante pour l'orientaliste ? La Volonté (adhi), instrument (éna) du Ciel (svar)..., le Christ, le Mahâtmâ, instrument messager des dieux, de Dieu.

Ce sûtra est plus rationnellement expliqué, du moins en apparence, par l'équivalent complet : impondérable + pondérable ; mais le calcul de l'éther outrepasse la brièveté de ces notes.

Voyons maintenant comment Vitruve trace le 1.362. (Nous voudrions bien voir le malin des malins... le seul !... le premier !... l'unique qui sera !... celui qui depuis Newton a *crescendo,* et très brillamment dès

le début, illuminé la Voie Lactée, qui auparavant était entièrement sombre (nous tenons le fait d'un habitant d'Arcturus descendu ces jours-ci dans nos parages). Du milieu des Soleils d'Instituts... nous voudrions bien voir le savant moderne faire, avec ses découvertes, des grammaires comme celle de Pânini, des arts comme les arts grecs!

Dans la Bhagavadgîtâ Krshna, le Dieu-Soleil est représenté la chevelure séparée en six boucles. Ces boucles et deux des quatre bras du Dieu correspondent aux huit raies noires principales du spectre solaire, aux huit sons fixes de la lyre grecque, à huit acides ou producteurs d'acides, aux huit Gardiens du monde, aux huit faces triangulaires des pyramidions de la paire d'obélisques, etc. Notons qu'il y a trois Logos, trois hiérarchies d'Arhats, et qu'une d'elles correspond au Soleil. Une partie des boucles de Krshna s'enroulant en volutes, étudions Vitruve sur la volute ionique, ornement d'un ordre dont le savant architecte comparait les proportions à celles d'une femme.

Le tracé de la volute est perdu, avec toutes les autres figures de Vitruve, mais le texte informe qu'elle se trace au compas et, par suite, il est facile à reconstituer. Bien des auteurs se sont efforcés de comprendre, de reconstituer, ont estropié Vitruve; Perrault y a posé lourde la main qui fut d'une exquise légèreté dans la belle partie de la colonnade du Louvre. On a, par quatre centres, tracé des volutes dont les éléments circulaires ne sont pas toujours tangents et qui, par suite de ce défaut et de leur enroulement trop com-

pliqué, relèvent autant de la pâtisserie montée que de l'architecture.

Si, fidèle, on suit Vitruve jusqu'où il conduit (sans estropier le texte naturellement), puis qu'on s'aide de l'équivalent chimique, on trace le joug 1.362 par deux centres seulement pour la volute, et celle-ci, simple, composée d'arcs tangents, est extrêmement élégante. De toutes façons, comme disait Jésus : « ... et mon joug est léger ! »

« Tunc ab summo sub abaco inceptum in singulis tetrantorum anconibus dimidiatum oculi spatium minuatur, donicum in eumdem tetrantem, qui est sub abaco, veniat » est le passage capital où les commentateurs se sont fourrés, extrêmement contents d'eux-mêmes, probable (ils ne perdent guère l'occasion de se montrer bien plus savants que Vitruve, qui cependant en savait cent fois plus qu'eux) le doigt dans l'œil...

Voici Vitruve sur le chapiteau ionique, d'après Maufras :

Les nombres Sacrés sont des fonctions; plusieurs sens majeurs sont trouvés dans un seul nombre, une seule lettre ; nous venons de voir qu'u signifie à la fois le fluor et l'hydrogène, le 162 nous a fait considérer l'indigo, il va nous conduire au Beurre Sacré, aux Saintes Huiles et au sacrifice de la Chair.

***

Le terme Rshi avec l'affixe s du nominatif singulier a pour valeur 162 + 162 = 324. Ceci est l'eau et sa correspondance parmi les aliments, l'autre grand

magasin de chaleur, le beurre féminin. La molécule d'eau a 324 atomes de base, 2 d'affixe. On peut réduire le 162 de l'affixe s au 161 de « Soma », quatre degrés :

sa, 63 + o, 91 + ma, 7 = 161.

« Soma » signifie la lune d'eau.

Nous avons compté υδωρ 1.304, dans la numération grecque. En réalité, il eût fallu compter 1.305 (une unité en plus pour prononcer δ avec ω) et retrancher une unité au 100 du ρ, comme nous le faisons au 100 du virâma sanscrit. Pour la légitimité du procédé, renvoi aux nombres de Pânini.

Rshi + 161 = 323.

Voici comment la stéarine, le meilleur, le plus hydrogéné des trois corps gras alimentaires, stéarine, margarine, oléine, fournit le 323. Que le lecteur note bien que nous ne nous basons pas ici sur une chinoiserie, mais sur l'autorité des Livres Saints. Faisons des calculs de hiérarchies atomiques que l'expérience ne peut séparer pour le chimiste.

L'équivalent de la stéarine est $H^{110}O^{6}C^{57}$ = 890 en poids.

L'une des valeurs du nom de Jésus, avec les Anciens, était 888, soit l'équivalent en poids de la stéarine en ne prenant qu'une décade sur le 12 de la dernière molécule de carbone.

Un savant kabaliste, cité par le grand écrivain de *Secret Doctrine*, a montré que 888 est la somme des troisièmes degrés, numérique hébraïque, du nom de



Moïse (345) (1) et du nom de Jéhovah dans le troisième chaptire de l'Exode : « âhiyé asher âhiyé ». « Je suis celui qui suis (?) » (543). Il semble que le nombre du nom de Moïse a aussi un rapport fondamental avec celui de la stéarine.

Suivons un procédé kabalistique. Faisons les valeurs par l'addition des chiffres dans le système décimal, des équivalents de l'hydrogène, de l'oxygène et du carbone.

Hydrogène	1 = 1
Oxygène.	16 = 7
Carbone.	12 = 3

Multiplions les nombres des molécules de la stéarine par les valeurs décimales correspondantes et sommons :

Hydrogène	$110 \times 1 = 110$
Oxygène	$6 \times 7 = 42$
Carbone	$57 \times 3 = 171$
	323

C'est le nombre du nom d'Aphrodite, Κύπρις, numération sanscite, degrés deux et trois :

K, 22 + κ, 5 + π, 82 + ρ, 13 + ι, 6 + ς,
103 + accent aigu, 92 = 323.

Ce nom est remarquable ; déduit l'accent aigu, sa valeur est 231, le nombre des Portes de Connaissance dans le Sepher Yetzirah.

Le beurre féminin, avons-nous dit, correspond à

---

(1) Le 345 de Moïse est la valeur, 4 degrés, du sanscrit brâhmana, brahmane.

l'eau. Les Gnostiques divisaient son 323 en 18 + 18 +... c'est-à-dire en séparaient d'abord deux hiérarchies atomiques de même fonction numérique que la molécule d'hydrogène pondérable. De même qu'aux Indes le mystique avait les Cinq Mots de Brahmâ, de même ils affirmaient que sur la Robe de Jésus étaient écrits :

ZAMA ZAMA ΩZZA PAXAMA ΩZAI

cinq mots que l'orientaliste a traduits : « la robe, la robe glorieuse de ma force ».

Comptons dans les degrés deux et trois, numérique sanscrite.

Il est assez clair pourquoi les Cinq Mots de Brahmâ sont les Cinq Mots de la Robe du Christ, avec les Gnostiques, quand on analyse en numérique sanscrite le nom de l'équivalent hébreu du mâle-femelle Brahmâ, le duel Jéhovah, Ya-Ève : (4 degrés) ya, 58 + e, 13 + o, 90 + e, 12 = 173, soit le nombre des molécules de la stéarine, 110 + 6 + 57 = 173.

Vitruve rapporte, au chapitre de l'hydraulique, quel respect immense les prêtres égyptiens professaient pour l'eau. Lui-même exalte ses bienfaits auprès de l'inutilité de l'or et de l'argent et l'appelle un trésor. C'était l'opinion des Grecs ; comptons θησαυρός « trésor », numération sanscrite, depuis deux et trois :

θα, 32 + η, 12 + σα, 61 + υ, 4 + ρα, 13 + ο, 10 + ς, 103 + accent aigu, 92 = 327, soit 326 plus une unité comme à l'une des molécules d'υδωρ.

L'eau pure très profonde, dans le lac de Genève par exemple, est d'un bleu foncé. Sa couleur exacte n'est

pas bien connue et ne peut guère l'être par défaut des conditions qu'exige le sens net : grande épaisseur, extrême pureté, calme parfait, éclairement favorable, absence d'influence modificatrice venant des instruments. On a vu le professeur Hassenfratz lui attribuer une couleur rougeâtre. Si l'on examine le voile humide de la lisière des bois, on est tenté de lui attribuer la couleur de l'indigo et du bleu de Prusse : bleu foncé avec reflet de cuivre. Ceci paraît avoir été l'opinion des Grecs. Platon (Timée) appellerait ὄρφνινος, sombre, un mélange de noir, de rouge et de blanc (jaune ?). Et le nom générique des Grands Initiés, Ὀρφεύς (même racine), qui signifie sombre, foncé, a pour valeur dans le troisième degré, numérique sanscrite, 323.

o,6 + ρα, 12 + φ, 100 + ε, 5 + υ, 3 + ς, 100 + accent aigu, 90 + spiritus mineur, 7 = 323, ou 326 en articulant l'esprit doux avec l'o, le φα avec le ρα, l'ε avec le φα.

(La forme de l'esprit doux est celle du 7 sanscrit.)

L'indigo bleu pondérable est divisible en deux parties : l'une positive, hydrogène + oxygène + azote, l'autre négative, carbone.

La première a 641 atomes (90 + 290 + 261). Le sanscrit l'appelle pîtâmbaras, vêtement jaune :

(degrés 2 et 3) pa, 82 + î, 8 + ta, 401 + a, 3 + ma, 7 + ba, 24 + ra, 13 + s, 103 = pî, 90 de l'hydrogène + 551 = 641.

(L'î long sanscrit a d'abord, indique sa forme, la valeur 8; il passe ensuite à 12.)

(*A suivre.*)

Au Pays des Esprits

(*Suite.*)

Lorsque mon visiteur nocturne eut disparu, je passai machinalement la main sur ma tête et je découvris l'endroit où une mèche de mes cheveux avait été coupée. — Comment ? quand ? C'était aussi mystérieux que la façon dont elle était venue entre les mains de l'*Esprit*.

Environ une semaine après cet événement, je devais dîner chez le vicomte R. Lorsque je pénétrai dans le salon, lady Emily y était déjà. Elle me tournait le dos et regardait par la fenêtre. Je connaissais sa sensibilité, et, en peu de temps, je la mis en somnambulisme. Je la fis s'asseoir sur un fauteuil devant moi et jc commençai à l'interroger.

— Lady Emily, dites-moi à qui mon portrait fut donné, lorsque je quittai l'Angleterre ?

— A Blanche, ma nièce.

— Pour quelle raison ?

— Elle désirait le copier, car c'était une œuvre d'art.

— Pour qui ?

— Pour elle-même. Elle me confia son désir de posséder cette copie et je consentis à demander la miniature comme pour moi.

— Où est cette copie, maintenant ?

Lady Emily se mit à trembler violemment, mais répondit, quoique avec difficulté : « Chez Hélène Laval. »

— Comment y parvint-elle ?

— Hélène demanda l'original à Blanche pour le copier, et Blanche, qui ne peut rien lui refuser, fut obligée de la satisfaire.

— Comment Mme Laval savait-elle que Blanche possédait cette peinture ?

— Cette femme sait tout ! Elle possède un empire complet sur Blanche et peut lire les secrets de son cœur.

— Et du vôtre aussi, lady Emily ?

— Pas aussi bien. Elle a magnétisé Blanche, mais n'a jamais agi sur moi !

— Ne pouvez-vous pas user de votre autorité pour éviter cette intimité ?

— J'essaierai ; mais j'ai peur d'Hélène. Elle peut venir en esprit où et quand il lui plaît ?

— Avez-vous quelquefois vu son double ?

— Très souvent, au moment où il sortait de l'appartement de Blanche.

— D'autres personnes l'ont-ils vu ?

— Certainement ; la femme de chambre, le vicomte et le maître d'hôtel.

— Pourquoi Blanche voulait-elle mon portrait ?

Je me blâmai moi-même en posant cette question et cette hésitation brisa le rapport avec la somnambule. Je vis qu'elle était indécise, et je terminai la séance. Je démagnétisai mon sujet et me présentai à lui comme si je venais d'arriver. Lady Emily sursauta, et s'écria : « Comment Louis ! Est-ce possible que vous m'ayez surprise en train de faire un somme ? Je suis encore étrangement alanguie. »

Les devoirs de ma charge me forcèrent à rester plusieurs mois dans les environs de Calcutta, et l'intimité constante qui régna entre mes amis anglais et moi me permit de découvrir trois choses. D'abord, que lady Dudley était entièrement au pouvoir de Mme Laval. Puis que M. Perrault était amoureux de la belle Blanche et avait conçu l'audacieux projet de s'approprier cette précieuse fille, malgré le haut rang de ses rivaux. Je me convainquis chaque jour davantage qu'il essayait de charmer la pauvre créature par d'autres artifices que ceux de ses attractions personnelles. Enfin, en troisième lieu, je demeurai certain que la sœur de ce gentleman dirigeait contre moi une attaque par des moyens occultes et que toute ma science n'était pas de trop pour lutter contre elle avec avantage et annihiler son action.

Je ne me disposais pas une seule fois à m'endormir sans voir errer autour de moi son « Esprit atmosphérique ». Exorcismes, concentration de la volonté, tout fut inutile ; je ne pus me débarrasser de cette terrible hantise. Le spectre n'arrivait pas à me toucher ou à me magnétiser, mais cette femme était un adepte si puissant, si téméraire dans ses alliances avec les

plus forts élémentals, que je réussissais seulement à me préserver pendant la journée des charmes qu'elle lançait contre moi. J'avais bien à ma disposition les moyens de briser complètement ces sortilèges et de les renvoyer sur leur auteur, mais il aurait fallu laisser la malheureuse Blanche sans protection contre les lâches attaques de cette femme et de son frère. Je me déterminai donc pour le bien de cette innocente enfant et à cause de ma réelle amitié pour son père, à la défendre secrètement, silencieusement et sans relâche. Malheureusement lady Blanche était déjà complètement esclave à mon arrivée à Calcutta, et quand j'essayai de modifier sa confiance illimitée en Hélène, elle exprima son étonnement de me voir prendre en aversion une aussi charmante personne, et me demanda tristement si je voulais lui enlever sa seule amie.

— Vous a-t-elle dit cela, Blanche, demandai-je, malgré tous vos amis et tous vos courtisans ?

— Que sont-ils pour moi ? Une sincère amie vaut mieux qu'une légion d'inconnus intéressés. Hélène est franche. — Elle seule me comprend. — A quelle autre pourrais-je me confier ?

— N'avez-vous pas confiance en moi, Blanche, demandai-je avec hésitation ?

Elle devint aussi rouge que les roses pourpres épinglées sur sa robe blanche et répondit : « Hélène, avant votre arrivée, m'a prévenue que vous ne la comprendriez pas, et que vous essayeriez de me brouiller avec elle. Elle a su cela par les puissants esprits qui l'entourent. Elle m'a dit encore que bientôt je ne pourrai

plus compter que sur elle. Le moment n'est-il pas venu ? »

On sentait une désolation profonde dans la voix de cette belle et jeune créature, ses petites mains se crispaient, et ses yeux fixés devant elle faisaient songer à la biche haletante cherchant un dernier abri.

Ce silencieux appel trouva le chemin de mon cœur et je me serais enchaîné dans les liens que je craignais par-dessus toute chose, si une idée heureuse ne m'avait été inspirée. Je me souvins tout à coup de la lettre de lord Dudley, et je me sentis entièrement sûr que, dans les circonstances présentes, il m'aurait une grande reconnaissance de le remplacer auprès de sa fille, et de la renvoyer immédiatement sous la garde paternelle.

Je connaissais trop bien les terribles dangers qu'elle courait et, bien qu'il me fût impossible de faire comprendre à cette pure enfant la force des enchantements et la puissance de la Magie, je réussis à la convaincre des périls auxquels elle s'exposait en se soumettant plus longtemps à l'influence possible d'Hélène, en faveur de son audacieux frère, Paul Perrault.

Cette fois, j'avais touché la corde sensible. Lady Blanche aimait Hélène mais détestait son frère. Les prétentions de M. Perrault ne faisaient aucun doute pour elle, mais elle pensait que l'influence d'Hélène sur elle ne serait jamais assez forte pour changer son dégoût en tolérance. Cependant mes arguments agirent irrésistiblement sur son cœur. Je lui donnai tant de bonnes raisons afin de lui prouver la nécessité de son

retour, pour son père, pour elle et pour moi, hélas ! que, plaçant ses deux mains dans les miennes et fixant sur les miens ses beaux yeux avec tout le dévouement d'une sainte pour la Divinité, elle murmura : « Ordonnez, j'obéirai. » — Plus résolu que jamais à l'arracher de ces lieux où aucun être humain n'était digne d'elle, je la quittai pour entreprendre la tâche difficile et ingrate de persuader à ses parents qu'elle désirait rentrer en Angleterre par le plus prochain paquebot.

CHAPITRE XXIII

MAGIE NOIRE

Ce fut avec une hésitation considérable que je me décidai à communiquer au vicomte nos intentions au sujet du départ de sa nièce pour l'Angleterre. En effet, je n'avais comme excuse que la lettre de lord Dudley et le désir de Blanche elle-même. Il m'écouta froidement et me répondit qu'avant de rien conclure, il voulait causer de cette affaire avec sa femme et sa nièce. Il ajouta que puisque j'avais cru devoir lui soumettre un projet concernant le bonheur de lady Dudley, il pensait le moment opportun pour me parler d'un autre aspect de la question qui ne manquerait pas de m'intéresser particulièrement. Alors, en se sérvant de la phraséologie officielle,et d'un ton protecteur,il m'offrit formellement le main de Blanche. Il reconnaissait que je n'avais pas recherché cette alliance, mais ne pouvait naturellement pas supposer ma répugnance pour

un mariage que tant de hauts personnages désiraient. Il était évident en outre que l'établissement de la jeune dame rencontrait un puissant obstacle, puisqu'elle refusait sans hésiter tous les splendides partis qu'on lui offrait. Il me suppliait de ne pas me méprendre sur ses intentions s'il me disait que j'étais, à son avis, le principal obstacle en question ; que c'était en un mot pour moi que Blanche Dudley repoussait tant d'offres brillantes.

Je remerciai lord R... pour cette proposition vraiment flatteuse, et je lui expliquai avec franchise les motifs pour lesquels je ne pouvais regarder Lady Blanche que comme une sœur chérie. Je lui affirmai qu'entièrement pris par une idée fixe, livré à des études étrangères au but du mariage, je me sentais incapable de contribuer au bonheur de Blanche et que c'était surtout à cause de cette situation que je l'avais prié de permettre son retour dans son pays natal. Cachant mal son humiliation et sa colère, lord R. me pria, avant de le quitter, de daigner perdre un moment de mon précieux temps à saluer les dames au salon; je le suivis en silence dans le boudoir de lady Emily, où nous trouvâmes Blanche assez souffrante, étendue sur un divan. Je murmurai un de ces conseils banaux qu'on donne en pareille circonstance et j'étais sur le point de prendre congé lorsque la jeune fille se leva subitement, rejeta en arrière ses longs cheveux d'or, et s'écria : « Hélène me guérira, elle m'appelle, je sens déjà son influence bienfaisante. »

Pendant un instant, elle resta immobile, évidemment magnétisée par quelque invisible pouvoir, dans

l'attitude d'une pythonisse attendant l'inspiration. Puis, le somnambulisme augmentant, sa figure, déjà si belle, se transfigura. Tous, nous la regardions avec admiration, lorsque, tout à coup, elle commença un chant si tendre que nous ne pouvions retenir nos larmes. Cette improvisation musicale m'était adressée ; elle exprimait une adoration sans espoir et semblait me prévenir qu'un malheur allait fondre sur moi. Il me fut bientôt possible de distinguer l'*esprit atmosphérique* d'Hélène Laval, debout auprès de la somnambule et l'inspirant. Le vicomte, bien qu'assez artiste pour jouir de cette merveilleuse harmonie, déclara que puisque sa nièce était sujette à de pareils accès de prophétie musicale, elle ne pouvait réellement être mieux que sous le toit paternel, et cela le plus tôt possible.

Lorsque Blanche fut revenue à elle, je lui demandai doucement si Mme Laval avait l'habitude de la magnétiser. «Oh! oui, répondit elle; très fréquemment elle me guérit mes migraines et peut m'appeler à elle de n'importe quelle distance. Nous avons essayé très souvent cette expérience et je suis sûre qu'elle pourrait ainsi me faire venir, fut-ce du bout du monde.

Je regardai le vicomte et me levai pour partir. Il me suivit et me serrant très cordialement la main, il me dit :

« Chevalier, vous avez raison. La place de cette pauvre enfant est avec ses parents. J'ai eu tort de permettre ces dangereuses pratiques de mesmérisme ; et puisqu'elles ne peuvent finir si elle reste ici, qu'elle parte donc, sans retard. »

« Oui, répliquais-je, il est bien regrettable qu'une personne pure et impressionnable comme Blanche ait été soumise à la pernicieuse influence de Madame Laval. »

Le vicomte rougit et je pus me convaincre, en l'entendant essayer de défendre cette femme fatale, que lui aussi n'avait pu résister au charme que « l'enchanteresse » répandait autour d'elle. Il fut entendu entre moi et lord R. que Blanche partirait pour l'Angleterre dans dix jours et qu'en attendant lady Emily l'emmenerait à sept mille de Calcutta, à leur résidence dans la campagne. Je devais aller la voir aussi souvent qu'il serait nécessaire pour préparer son voyage dans les meilleurs conditions de confort.

Tranquille de ce côté, je me trouvai libre de songer à mon ami Graham, auquel j'avais promis de le conduire cette nuit-là chez une femme Vaudoux, qui pourrait, pensait-il, l'aider à réaliser son désir, maintenant presque sans espoir. J'avais en vain essayé de l'en dissuader. Graham ne voulait pas ou ne pouvait pas voir le caractère de celle qu'il aimait frénétiquement. Les charmes que, par sa puissance magique, elle avait dirigé contre lui et ceux qu'elle voulait fasciner, avait conduit mon ami à penser qu'un peu d'énergie de sa part ferait pencher enfin la balance en sa faveur. Il avait beaucoup entendu parler d'une femme Vaudoux, de Calcutta, nommée Anine, qui à sa connaissance avait réuni plusieurs couples dont il me cita les noms.

J'avais justement à mon service un fakir nommé Nazir Sahib dont l'habileté était prodigieuse, surtout

dans les actes occultes produits pendant l'extase du mouvement. Les fameux derviches tourneurs avaient été ses professeurs en Egypte. Ce fakir était malais, et Anine la sorcière Vaudoux était sa sœur. Je ne l'avais vue et ne désirais pas du tout sa connaissance; mais, comme mon petit fakir m'était très attaché et qu'il aimait beaucoup me raconter les hauts faits de sa sœur, je devins le dépositaire de certaines curieuses confidences dont mon ami pouvait peut-être tirer parti.

Après m'être concerté avec Nazir, je choisis une certaine nuit pour notre visite à Anine et voici quel en fut le résultat. Nous nous dirigeâmes vers la partie la plus éloignée de la « Cité noire » ; nous arrivâmes vers minuit à une maison basse. Là, je m'arrêtai pour prévenir Graham qu'il devait marcher fermement derrière moi et le plus près possible, ne pas se retourner et rester muet. J'ajoutai que personne de ceux que nous rencontrerions ne nous adresserait la parole, parce que nous serions *invisibles* et qu'on ne nous entendrait pas.

Si mes lecteurs me demandaient jusqu'à quel point j'étais sérieux en disant cela, je leur répondrais que je l'étais complètement. S'ils désiraient savoir comment je pouvais disposer d'un tel pouvoir, je leur dirais que c'était par les moyens dont se servent les fakirs hindous pour saturer leurs corps de force vitale et en soumettre tous les éléments physiques à la puissance de leur esprit. On acquiert cette faculté par de longs jeunes et des pratiques ascétiques poursuivies pendant des années jusqu'à ce que les changements survenus

dans tout l'organisme de l'Initié aient rendus les rapports entre lui et le monde des esprits très étroits et intimes, presqu'un esprit lui-même ; il peut alors s'entourer aisément d'*acasha* (essence vitale appartenant à son corps astral) et tout en gardant ses moyens d'action sur les objets physiques, il devient invisible. Il serait aussi inutile de décrire à un Européen sybarite les procédés qui permettent à un Oriental d'arriver à ces états spirituels, que de s'attendre à voir un Life-guard anglais voler dans l'espace. Et cependant un Irdha-pada qui a passé sa vie à s'exercer et qui a hérité en outre un organisme approprié peut facilement s'élever dans les airs.

Je me contenterai donc de dire que je possédais ce pouvoir et que des esprits m'aidaient à en faire profiter mon compagnon.

Après avoir dépassé les dernières habitations et traversé une succession de cours désertes, nous arrivâmes à un vieux temple en ruines ; je me dirigeai vers une porte de la crypte qui s'ouvrit à mon signal et après avoir descendu quelques marches nous pénétrâmes dans une grande chambre en partie creusée dans le roc. Au centre se trouvait une citerne, et les objets nécessaires à l'accomplissement d'anciens rites étaient préparés. Sur un banc de pierre trois femmes voilées étaient assises et leur toilette prouvait qu'elles attendaient une dame importante.

« Ne faites pas attention à elles, dis-je tout haut à Graham, marchez comme je vous l'ai dit ; elles ne nous verront pas. En effet, nous étions près du groupe et nous parlions sans précaution, mais aucune des



femmes ne nous regarda. Nous passâmes par une seconde porte qui s'ouvrit comme la première, nous étions dans une salle un peu plus grande, ou devaient se faire les cérémonies. Mon compagnon et moi, nous nous assîmes sur une pierre au pied d'un péristyle brisé, et la scène suivante se déroula devant nous.

Une bande de fakirs à moitié nus parmi lesquels je reconnus Nazir, commença à danser et tourner autour d'une femme qui, habillée en blanc, les pieds et les bras nus, les cheveux noirs tombant presque jusqu'à terre, se tenait les bras croisés, au centre du cercle formé par les danseurs. Chaque extatique tournait avec une telle rapidité qu'il ressemblait plutôt à une colonne qu'à un être humain. L'immense quantité d'*acasha* et de magnétisme qu'ils dégageaient se répandait peu à peu dans la pièce et pouvait presque être perçue comme une vapeur. Graham serait certainement tombé évanoui si je ne l'avais soutenu en voulant fortement qu'il fût calme. A l'autre bout de la chambre, on voyait un autel couvert de signe cabalistiques sur lequel étaient placés trois brûle-parfums. Devant l'autel, autour d'un feu de charbon qu'elle entretenait et sur lequel elle jetait de violentes odeurs, se tenait la sœur de Nazir, une belle créature aux yeux étincelants, portant une sorte de tunique courte, brodée de caractères, et une couronne brillante également ornée de pentacles magiques.

Cependant la danse avait cessé ; les fakirs s'étaient tous arrêtés subitement, comme s'ils avaient été changés en pierre par la baguette d'un enchanteur. Ils levèrent tous leurs bras maigres et dirigèrent leurs

doigts sur la femme placée au centre. Graham put alors reconnaître Mme Hélène Laval ; son horreur et son épouvante furent telles qu'il manqua de briser les fluides dans lesquels je le tenais renfermé; heureusement, il revint à lui et reprit sa place à mon côté.

Les fakirs continuaient à tenir leurs mains tendues vers Hélène Laval ; ses traits prirent bientôt une expression si sublime, que mon admiration fit taire un moment mon dégoût, je la regardai réellement avec intérêt. Il n'y a aucune exagération à dire qu'en ce moment le fluide lumineux qui sortait des fakirs brillait comme de petites langues de flamme et la somnambule entra dans de tels transports qu'elle leva les bras, et poussa des cris sauvages, puis elle bondit en l'air et y resta suspendue pendant plusieurs minutes, à cette vue les extatiques commencèrent à crier et, levant les bras, ils se prosternèrent et demeurèrent immobiles jusqu'à la fin de la séance. Anine s'approcha alors d'Hélène Laval toujours élevée de terre et se mit à chanter une sorte d'invocation monotone aux esprits de l'air, pendant que ses gestes de commandement faisaient descendre peu à peu la médium, qu'elle conduisit enfin par la main jusqu'à un siège placé dans un cercle tracé sur le sol. Puis elle commença une série d'invocations aux exprits des éléments, sans de tourner autour de l'autel et du feu dans lequel elle jetait des parfums dont l'odeur aromatique se répandait dans la chambre.

Ce phénomène de lévitation n'étonnera pas beaucoup les spiritualistes, mais mon récit, je le sais bien

ne leur donnera pas la moindre idée de la scène lugubre et magique que j'essaie de décrire. Comment dépeindre en effet la sombre et antique solennité de cette caverne creusée dans le roc, l'aspect étrange des fétiches qui nous entouraient, la sauvage démoniaque apparence des fakirs prosternés, la maîtresse des rites, à moitié folle, et surtout l'air surnaturel de l'extatique en robe blanche dont la suspension dans les airs, narguant toutes les lois connues, étaient dus à des pouvoirs incompréhensibles ou à de êtres aussi terribles que la sorcière dont ils étaient les esclaves ?

Tout cela était si nouveau pour Graham que je ne fus pas surpris de voir ce soldat d'une bravoure éprouvée serrer ma main, devenir froid comme la mort, et trembler comme une feuille en s'appuyant sur mon épaule.

Voici une traduction très imparfaite des vers que chantait la sibylle, en tournant autour du cercle magique :

O belle Créature de feu,

Enveloppe cette mortelle de ton ardeur !

Que la flamme de sa vie jette à ses pieds toutes les créatures,

Que son pouvoir les brûle,

Et réduise en cendre, en poussière ceux qui ne s'inclinent pas devant elle !

O esprit de feu ! Esprit de la chaleur ! Esprit de la flamme,

Esprit des éléments embrasés, écoute et obéis !

Enfin, ces abominables invocations se terminèrent. L'air était étrangement troublé autour de nous ; tout

notre organisme et le rocher même dans lequel la chambre avait été creusée semblaient vibrer. Nos oreilles percevaient quelque chose ressemblant à un long soupir ou au gémissement du vent ; de grotesques formes d'yeux étincelants s'esquissaient dans l'ombre, et des langues de flammes brillaient au-dessus de nos têtes. Graham et moi nous éprouvions une sorte d'oppression morale touchant de très près au désespoir et je suis sûr que tous ceux qui ont assisté comme auteurs ou témoins à une scène de vaudouisme ne me démentiront pas. J'ai connu bien des voyageurs à qui cela est arrivé et les moins impressionnables d'entre eux ont ressenti cette sorte de désolation d'abandon de Dieu, qui s'empara de nous en cette occasion.

La Malaise s'inclina profondément, quand tout fut terminé, devant Mme Laval. Puis, croisant les bras sur sa poitrine, elle se tint immobile et lui dit :

— Qu'ordonne encore à son esclave la fille d'Indra ? Elle est maintenant plus belle que Parvati, plus puissante que le Taureau sacré, que veut-elle encore ?

— Anine, répondit Mme Laval, j'ai déjà essayé votre pouvoir sur tous les hommes que je connais, sauf un, le seul que j'aime ! Et lui seul a résisté ! Et je sais même, je sais trop bien, qu'il me hait !

— Il en aime une autre, dit froidement la Malaise. N'est-ce pas assez ?

— Ne me le dites pas ! je ne veux pas le croire encore. Écoute-moi, femme, tu as un cœur dans ta poitrine, malgré ton indifférence, ne peux-tu rien faire ? N'y a-t-il pas encore quelque chose à tenter ?

— Ne vous ais-je pas avoué que le Maître des esprits est plus fort que moi ? Même il me semble que je ressens maintenant son influence. Cette chambre est pleine de *lui*, il annihile mon pouvoir. Il ne vous reste plus qu'un seul moyen, blessez-le physiquement, tuez presque son corps et vous pourrez alors toucher son âme !

Tout en parlant, Anine avait contourné l'autel et écarté un rideau noir. Je fus moins surpris que Graham de voir que ce voile dissimulait mon portrait assez bien exécuté et une image de cire qui me ressemblait un peu.

Mon ami tressaillait à la vue de ces objets ; pour la première fois, la vérité complète lui apparut. Aussi, lorsque Mme Laval, avec des sanglots passionnés, des prières et des malédictions, s'adressa à ces images dans un langage qui ne permettait aucun doute, le pauvre Graham, complètement hors de lui, faillit m'échapper et je fus obligé de le maintenir solidement.

— Partons, chevalier, murmura-t-il, quittons ce lieu d'horreur ! Est-ce là le Vaudouisme ? Je frémis en pensant dans quel abîme pouvaient me pousser mon désir impie et mes téméraires intentions ! Que Dieu me pardonne mon crime involontaire !

C'était bien inutile d'essayer de le calmer et de le retenir plus longtemps ; il en avait assez vu pour être guéri de sa folie et rendu à l'honneur. Quant à moi, je n'ignorai pas ce qui allait se passer et j'étais sûr de n'avoir rien à craindre. Mes lecteurs savent certainement pourquoi, car j'ai déjà écrit bien souvent que

le succès de tout rite magique réside dans l'effet psychologique qu'il peut avoir, autrement dit, dans le pouvoir d'un cerveau sur un autre. De plus, il faut que l'action soit ininterrompue. Si on peut atteindre la personne visée, sans se heurter à aucun courant contraire, la réussite est sûre ; mais lorsque la personne envoûtée connaît le travail qui est fait contre elle, et si elle est gardée par une volonté forte et un pouvoir spirituel plus grand que celui du magicien, alors le charme est rompu, et tout est manqué.

D'après les idées de convention sur lesquelles sont fondés les récits d'imagination, les romanciers — qui se croient en général forcés de défendre ce qu'ils appellent les « intérêts de la morale » — font toujours éclater à la fin le triomphe de la vertu sur le vice. S'il en était ainsi dans la réalité, les tentatives occultes des Vaudoux ne réussiraient jamais. Malheureusement, les lois physiques et psychologiques ne se soumettent pas à la morale. Les êtres les plus purs et les meilleurs partagent la destinée des méchants dans le vaisseau qui sombre ou dans la maison en flammes. Les parents aiment autant, sinon plus, les enfants pervers que les bons.

La fatalité est inexorable, qu'elle soit dirigée dans l'intérêt du vice ou de la vertu. Ne confondons pas les lois avec les principes. La loi de l'effet psychologique est une loi de force, de puissance magnétique, de réciprocité positive et négative.

Les principes du bien et du mal opèrent d'une façon toute différente. Ainsi les enchantements des Vaudoux pouvaient agir sur la pure, l'innocente Blanche

Dudley, parce qu'elle était sans défense contre le magnétisme auquel elle avait cédé une fois. Sur moi, au contraire, ce pouvoir n'avait aucune action, parce que j'étais positif, par rapport à l'envoûteur et que, de plus, j'étais entouré par des influences impénétrables.

Laissez-moi maintenant essayer de définir le Vaudouisme. Tous les spiritualistes expérimentés avoueront que des mauvais esprits d'hommes et d'élémentals assistent à ces scènes et aident à produire les phénomènes. Les rites eux-mêmes, chants, invocations, parfums, blessures, déchirures faites à des portraits, à des images, ou à d'autres objets inanimés, seraient absolument sans effet pour le bien ou le mal, s'ils n'excitaient le magicien jusqu'à le faire arriver à un extatique délire. La véritable efficacité de ces rites est dans l'intention, dans la quantité de pouvoir mental émise, dans la force de volonté extériorisée, et surtout dans le plaisir que de mauvaises entités éprouvent à aider les hommes à accomplir des actes avec lesquels ils sont en harmonie.

On me demandera peut-être : Que font donc nos Anges gardiens ? Pourquoi ne s'interposent-ils pas pour nous sauver? Je réponds qu'ils sont toujours près de nous, disposés à nous aider et à nous inspirer ; mais l'histoire est là pour prouver qu'ils n'y réussissent pas toujours. Les esprits grossiers et matériels sont peut-être plus rapprochés de la terre que les Anges ? Quelle que soit la cause réelle, c'est réellement frivole de nier un grand nombre de faits pour avoir le plaisir d'établir une théorie morale qui

n'a de valeur qu'autant qu'elle est pratique. Le meilleur moyen de nous préserver des mauvaises influences en général, c'est de développer en nous la pureté qui est en elle-même une force très grande pour repousser le mal. Mais, lorsque cette pureté a succombé sous une influence magnétique, notre devoir impérieux est de ne plus nous occuper des lois morales, mais des lois du magnétisme, qui dépendent de principes entièrement étrangers à la morale. Nous devons adopter les principes de la Nature comme nous les trouvons, non d'après l'idée que nous en avons, ou d'après les suppositions que nous faisons sur eux. Nous ne devons pas croire que notre ignorance nous mettra à l'abri de tout danger. J'ai entendu bien des gens affirmer que, ne connaissant pas la magie, ils n'avaient rien à redouter ; ils semblaient imaginer que leur sécurité dépendait de leur ignorance. Dans les chapitres que j'ai donnés sur la possession, j'ai prouvé bien souvent le contraire. Presque tous les obsédés que j'ai vus étaient attaqués sans aucun égard pour leur innocence.

De petits enfants devenaient fréquemment sujets à l'obsession, et je pourrais citer une quantité énorme de pures et tendres femmes tombées victimes des lâches attentats des envoûteurs, tandis que des personnes bien moins élevées avaient échappé parce qu'elles connaissaient le danger couru.

La réelle sauvegarde est donc la compréhension de la nature des influences occultes, des lois qui les gouvernent et des moyens de les combattre. Il peut paraître très satisfaisant d'ignorer la présence des

voleurs autour de notre maison, pourvu qu'ils ne profitent pas de notre ; sécurité mais, si nous connaissons leur présence, nous nous garderons bien mieux contre leurs attaques :

CONNAISSANCE EST POUVOIR ; IGNORANCE, FAIBLESSE.

Voilà pourquoi je voudrais amener les vrais penseurs à étudier l'Occulte et à reconnaître dans le grand réservoir des lois naturelles les différentes sources du bien et du mal, qui sans cesse nous entourent. Le manque de temps et d'espace m'empêche de m'étendre davantage sur ce sujet. Contentons-nous de savoir aujourd'hui ce que l'humanité expérimentera certainement tôt ou tard, c'est-à-dire que la volonté est la puissance souveraine qui dirige la création pour le bien et le mal. Tant que nous ne serons pas éclairés sur les usages et les abus de la faculté psychologique, nous continuerons à être victimes, que nous le sachions ou non, des forces aveugles que nous manions. Les asiles d'aliénés se rempliront d'obsédés ; les prisons, de pauvres gens trop faibles pour résister à la contagion de la criminalité, et nos maisons, d'hommes et de femmes pervers, dont les passions mauvaises sont nourries par l'atmosphère même qu'ils respirent.

Que la connaissance et la science viennent donc à notre aide : la connaissance de l'Occulte et la science de l'âme !

CHAPITRE XXIV

PSYCHOLOGIE

La veille du jour fixé pour le départ arriva enfin. Dans la matinée je me rendis à la maison de campagne du vicomte pour rendre compte à Blanche de mes derniers préparatifs et lui demander si elle désirait quelque chose de plus. La pauvre enfant comprenait très bien que j'étais la cause de son exil; néanmoins elle me remercia simplement pour mes soins fraternels, et m'assura qu'elle était prête à partir.

Pendant toute la conversation, son air rêveur et distrait me troubla étrangement. Ce n'était pas de la froideur, mais une sorte de dualité, si je peux employer ce terme, qui me donnait l'impression d'un esprit étranger se servant de ses organes. Lorsque je lui parlais, elle écoutait, mais c'était une autre voix que la mienne. Dans ses réponses, il y avait une hésitation, une réserve qui m'étonnèrent et me peinèrent au delà de toute expression.

Voulant la soustraire à cette sorte d'égarement, je détachai quelques fleurs du bouquet que j'avais apporté, et j'essayai de les arranger dans ses cheveux, comme je l'avais déjà fait souvent; mais, pour la première fois, je pense, elle me repoussa et, s'éloignant de moi, comme une biche effrayée, me fit de la main un signe d'adieu, et sortit de la chambre. Je quittai la villa sans l'avoir revue.

Je dois reconnaître que je suis sujet à des impressions diverses dont je ne puis donner une explication satisfaisante aux autres ou à moi-même. Je m'aperçus cette nuit-là même qu'une étrange et occulte influence s'emparait de moi. Impossible de rester calme ; toute société me devint insupportable et ma solitude fut peuplée de visions fatigantes. Vers minuit, las d'errer dans les jardins de ma résidence, sans pouvoir deviner ou analyser mon triste état mental, je me retirai dans ma chambre, et j'essayai de vaincre l'occulte force qui pesait sur moi, en m'occupant de comptes et de détails vulgaires. Tout fut inutile : je ne pus ni lire ni écrire. Je ne réussis pas même à rester assis ; je revins aux jardins de la vieille et autrefois splendide villa que j'habitais. Je me promenai sans but et sans trouver aucun soulagement. Mes serviteurs s'étaient assoupis en m'attendant ; leur présence ne fit qu'augmenter ma souffrance et, je les renvoyai en hâte. Je me décidai alors à forcer, si c'était nécessaire, le sommeil que je désirais, tout en le redoutant. J'étais à moitié déshabillé lorsque l'accès revint avec la même sensation d'une présence invisible autour de moi. Je savais que plus l'esprit est troublé, moins est grande sa lucidité. Pour atteindre un haut degré de spiritualité, le contrôle le plus complet des impulsions, des passions ou des émotions est nécessaire. On m'avait enseigné et j'en avais maintenant la preuve, que les plus hauts grades spirituels exigent une vie chaste et une domination complète sur les passions, les biens sociaux, les désirs.

Il faut être maître de soi pour être maître des autres

et atteindre cet équilibre parfait qui soumet à l'adepte la nature et ses royaumes occultes. Impulsif passionné et impressionnable je ne serais jamais arrivé à cette élévation spirituelle, si je n'avais possédé naturellement ces dons de l'esprit que je n'aurais jamais eu le courage de conquérir. Cependant j'avais fidèlement pratiqué les exercices ordonnés comme épreuves. J'avais acquis une puissance sur moi-même à laquelle peu de jeunes gens de mon âge seraient parvenus, et c'était bien rarement maintenant que la pauvre faible nature humaine triomphait de la volonté de l'adepte.

Dans la circonstance présente, ma défaite mentale était complète, et, comme pour celles qui l'avaient précédée, je devais la payer bien cher !

A la fin, je résolus de ne pas m'épuiser plus longtemps dans cette lutte et je prononçai mentalement ces paroles : « Que les puissances du Mal agissent, je n'y prends plus garde ! »

Je me jetai sur mon lit et m'endormis presqu'en touchant l'oreiller. Lorsque je m'éveillai, la lune était basse dans le Ciel et les étoiles pâlissaient. Un bruit, dont je ne m'expliquai pas d'abord la nature, attira mon attention. Les yeux demi-clos, je me levai sur mon séant, attendant que le bruit se renouvelât. J'entendis bientôt un soupir de douleur, si plaintif, si déchirant, que je tressaillis. Plusieurs fois, il se répéta. Je ne rêvais pas; je fus bientôt convaincu, qu'il venait de la terrasse extérieure, et qu'il se rapprochait de plus en plus. Un moment après un léger bruit de pas se mêla aux plaintes et par la porte vitrée laissée

ouverte, j'aperçus la forme de la malheureuse Blanche Dudley ! Ses longs cheveux d'or tombaient sur une robe de soirée déchirée, tachée comme s'il elle avait traversé une route pleine de pierres et de ronces. Un seul coup d'œil me suffit pour reconnaître qu'il n'y avait aucune pensée dans ses yeux fixés dans le vide. Elle était mortellement pâle ; elle marchait comme une somnambule profondément endormie et ses petits pieds évidemment blessés avaient taché de sang ses souliers blancs. Ses mains pendaient le long du corps. Dans son sein, je reconnus les fleurs que je lui avais apportées le jour même. La pauvre enfant n'avait qu'une robe légère pour s'abriter contre l'air froid de la nuit, qui, dans cette saison et à cette heure, est souvent plus piquant dans l'Inde que dans des latitudes plus septentrionales. Blanche traversa la chambre et, s'arrêtant au pied de mon lit, elle poussa un cri et se renversa sur le sol où elle resta immobile comme de la neige fraîchement tombée.

En un instant je me débarrassai des rideaux qui défendent le dormeur contre les insectes dans ces pays tropicaux et je pris dans mes bras le corps de la pauvre enfant en apparence privé de vie. Mais au moment où je me relevais, presque paralysé d'étonnement et de frayeur, la pièce s'éclaira tout à coup, et sept ou huit Brahmines appartenant à une des sociétés occultes dont je faisais partie parurent sur la véranda. Les uns entrèrent et d'autres restèrent au dehors, me regardant sévèrement.

— Au nom du Ciel, m'écriai-je indigné, que voulez-vous, Messieurs ?

— Nous sommes ici pour nous assurer de la véracité de vos accusateurs, Louis de B., répondit un de mes visiteurs, le noble Gouron, à qui j'avais promis d'observer pour un temps l'ascétisme le plus strict en pensée, en parole et en action.

— Comment, répliquais-je, avez-vous donc le droit de pénétrer dans mes appartements privés pendant les heures sacrées du repos ?

J'avais posé sur un divan la malheureuse femme et je me tenais entre elle et les nouveaux venus.

— Louis, dit celui qui avait parlé le premier, nous avons été informés que, par vos enchantements, vous avez attiré cette dame et l'avez amenée ici pour la perdre. Vous connaissez les terribles châtiments que vous méritez pour avoir rompu vos vœux ; mais l'honneur même dû à notre ordre n'est rien en comparaison du devoir que nous, vos pères spirituels, nous remplissons en essayant d'empêcher l'action vile dont vous êtes accusé.

— Qui m'accuse ? demandai-je.

— Un néophite de notre association, dit le Gouron.

— Ferdinand Perrault, ajouta une voix douce à coté ce moi. Je tournai vivement la tête ; la forme voilée du Byga Chundra ud Deen était devant moi.

Avant qu'il ne me fût possible de l'appeler à mon aide, il glissa jusqu'à un groupe de statues, ornées de roses et de plantes des tropiques, qu'on avait placé au fond de la chambre, et on entendit s'écrier de sa voix douce et perçante : Voici l'enchanteresse ! En même

temps, il tirait à lui, plutôt par sa force de volonté qu'autrement, une femme masquée et voilée qui s'était cachée à cette endroit. Cette personne, malgré sa terreur visible et sa résistance acharnée, fut bientôt au milieu du cercle des Brahmines. Je retirai rapidement le voile et le masque, découvrant, comme j'en étais sûr, les traits pâles et encore orgueilleux d'Hélène Laval !

— Voyez combien vous m'avez mal jugé, Messieurs, m'écriai-je avec emportement. Voici le démon qui a tout fait ! Voici l'enchanterresse dont l'art criminel et sans pitié a conduit ici son amie confiante, celle qui toujours la défendait, son sujet enfin, et qui vous a invités à être les témoins de la honte et du désespoir ! Qui ne comprendrait maintenant tout le complot ? Bien longtemps avant d'avoir en vue ce lâche dessein, Mme Laval s'est souvent vantée de son pouvoir magnétique sur Lady Blanche et, pendant ce qu'elle appelait « d'intéressantes expériences psychologiques », elle a attiré plusieurs fois vers elle son inconsciente et innocente victime, qui se trouvait à d'assez grandes distances. Ces pratiques, faites d'un côté par une personne intéressée à la Science occulte et de l'autre par une pure et aimante jeune fille, ne semblaient pas devoir se terminer par la perte de la paix et de l'honneur de cette dernière, sans parler de la honte et du malheur dont on avait l'intention de m'accabler.

(A suivre.)



PARTIE INITIATIQUE

Cette partie est réservée à l'exposé des idées de la Direction, des Membres du Comité de Rédaction et à la reproduction des classiques anciens.)

L'ÉVANGILE

J'aurais bien voulu commencer par le premier évangile, celui de saint Mathieu, afin de pouvoir les parcourir tous selon leur ordre biblique. Mais, hélas ! Celui qui nous dit à tous : « veillez », estime que le temps est court, et ce sera le dernier évangile seulement, celui de saint Jean, qu'il va nous être donné d'exposer, une fois de plus, selon la compréhension intérieure.

Il me serait impossible de transcrire trop souvent ici les paroles du Christ : « Que celui qui a des oreilles pour entendre, *entende!* », car je suis bien assuré que beaucoup crieront à la confusion, sinon au crime, en lisant ces articles projetés, et un petit nombre seulement trouvera peut-être quelques graines ajoutées aux semences anciennes ou bien quelques-unes des anciennes prêtes à porter fruit en vue de la moisson.

Il nous est dit par saint Paul lui-même, qu'il fut inconsciemment élevé jusqu'au *septième Ciel*, et, en

effet, nos évangiles ne comportent en eux-mêmes que sept sens, dont un apparent, capable de compréhension extérieure première, et six autres plus intérieurs, dont chacun appartient à un de ces sept Cieux, ou appartements du Père, desquels aussi le Christ a parlé.

Ils sont tous supérieurs l'un à l'autre, en parfaite harmonie entre eux et avec l'ensemble des Cieux. Ils ne sont point matériels, puisqu'ils sont pacifiques.

Ils sont compréhensibles, étant paradisiaques. Ceci n'est point à dire qu'il n'y est rien au-dessus des sept Cieux évangéliques, car ils ne sont eux-mêmes que les expressions de quelques-uns des appartements du Père, mystérieux pour nous, que le Fils a révélés lors de sa première venue; ils ne sont point les appartements du Fils, ni encore moins ceux de l'Esprit.

Le Christ était en lui-même le Dieu Tri-Un, mais Il ne nous révéla que la première personne de sa divinité.

Celui qui nous révélera le Fils sera également inhérent aux trois Principes générateurs, mais sa mission à notre égard, étant plus développée ou rapprochée de notre centre, nous paraîtra, en raison de sa proximité spirituelle, bien plus ample que la précédente : le Christ ayant dit lui-même : « Il prendra de ce qui est à moi et vous l'annoncera. » (SAINT JEAN, ch. XVI, v. 15.)

Il nous convient à présent d'étudier en nos propres cœurs ces paroles du Sauveur : « Mais, quand le Fils de l'homme viendra, pensez-vous qu'il trouve de la foi sur la terre ? » (SAINT LUC, XVII, 8.)

ÉVANGILE DE SAINT JEAN

TRADUCTION DE LEMAISTRE DE SACI DE 1759

CHAPITRE PREMIER.

1. Au commencement était le Verbe, et le Verbe était avec Dieu; et le Verbe était Dieu.
2. Il était au commencement avec Dieu.
3. Toutes choses ont été faites par Lui; et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans Lui.
4. En Lui était la Vie, et la Vie était la Lumière des hommes.
5. Et la lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point comprise.
6. Il y eut un homme envoyé de Dieu, qui s'appelait Jean.
7. Il vint pour servir de témoin, pour rendre témoignage à la lumière, afin que tous crussent par lui.
8. Il n'était pas la lumière, mais il vint pour rendre témoignage à celui qui était la lumière.
9. Celui-là était la vraie lumière, qui éclaire tout homme venant en ce monde.
10. Il était dans le monde, et le monde a été fait par Lui, et le monde ne l'a point connu.
11. Il est venu chez soi, et les siens ne l'ont point reçu.
12. Mais il a donné à tous ceux *qui l'ont reçu* le pouvoir d'être faits enfants de Dieu; à ceux qui croient en son nom.
13. Qui ne sont point nés du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la vonté de l'homme, mais de Dieu même.
14. Et le Verbe a été fait chair, et il a habité parmi nous; et nous avons vu sa gloire, sa gloire telle que le Fils unique devait la recevoir du Père;

Il a, dis-je, habité parmi nous, plein de grâce et de vérité.

15. Jean rend témoignage de lui, et il crie, en disant: « Voici celui dont je vous disais: « Celui qui doit venir après moi, m'a été préféré, parce qu'il était avant moi. »

PREMIÈRE TRADUCTION

—

1. La vie a toujours *été* (existé).
Son mobile était Dieu.
Et Dieu c'est la vie.

2. Dieu n'avait pas encore agi.

3. Toutes choses ont été faites par le mobile premier, c'est-à-dire par le terme de la vie.

4. Il fut vitalisé encore et de son Être procéda une ombre vivante,

5. Qui est autour de la maison, mais qui ne peut y pénétrer.

6. Un esprit, ange du Père, vint et s'appela Jean, c'est-à-dire l'ami.

7. Il vint du pays que l'Oint connaissait, afin de dire qu'il connaissait l'Oint au pays de son Père.

8. Il n'était pas provenu du Germe lui-même, mais il vivait dans l'appartement connu du Père et du Fils aussi.

9. Le Fils est le vrai Germe, car Il est le seul Inconnu qui germe en tout être venant à grandir.

DEUXIÈME TRADUCTION

—

1. Il était au centre, et le centre fut central, et les deux centres intérieurs s'unirent.

2. Ils avaient été unis avant leur union extérieure volontaire.

3. De leur union jaillit la vie, car elle avait été auparavant en eux-mêmes.

4. En eux était le Centre; Celui qui souffla dans l'homme.

5. Et le Centre pèse sur la circonférence ; mais la circonférence ne comprend point le Centre.

6. Il y eut un petit germe mûr, qui s'appela le fruit de la femme; aussi,

7. Il naquit de nouveau sur terre : de la création, parmi la création, afin que le créé crût par ce qui était également à lui aussi.

8. Il n'était pas du Centre, mais il revint afin de testifier qu'il avait connu le Centre qui venait, à ce moment, de Dieu.

9. Celui-là est le véritable Feu, venant du Centre, qui éclaire tout être qui peine dans les ténèbres créateurs.

10. Son Esprit était dans la création, et tout ce qui vit vit par le Père, et la création ne l'a point vu.

10. Le monde avait un centre qu'Il avait fait de ses mains, mais l'homme enleva l'Esprit de cet être en le rejetant au loin et perdit son équilibre intérieur.

11. Il s'est matérialisé comme eux, et ceux qu'il avait façonnés l'ont répudié de parmi eux.

11. Le Centre revint chez soi, mais l'homme avait brisé tout rapport existant auparavant en son sein.

12. Ceux qui le connurent virent d'où il venait, et il leur permit de le suivre chez son Père Unique.

12. Le Centre vécut parmi les débris et remit un lien de vie aux parcelles, qui se ressouvinrent de son Être.

13. Ce n'est ni à cause de leur partie en l'homme universel, ni à cause de leur chemin personnel, ni d'avantage à cause de leur reproduction extérieure charnelle et permise, mais à cause de ce qui en eux avait reconnu Celui qui est en Lui.

13. A elles aussi, qui ne dépendent point des circonstances temporaires, ni des époques du temps marqué, ni des époques du temps achevé définitif et défini, ni à celles non plus qui se reproduisent d'elles-mêmes et de leur propre accord; mais à celles qui sont en Dieu, à travers le temps, en dehors d'elles-mêmes aussi bien qu'en dedans intérieurement.

14. Et le Verbe fut rendu Germe humain, afin de prendre l'homme par sa nature ; et il se fit que le créé vit l'Eternel en germe humain. Il vit la vie supérieure, mélangée à la vie inférieure qu'elle éleva et fit monter par Lui jusqu'au Père.

14. Le Centre se répartit en parcelles vivantes et vint au centre du désordre ; et là le désordre s'émut de son avènement, et se sentit de son Harmonie qu'il ne connut point, car elle était céleste comme celle de la Lumière et unique comme celle de l'Esprit.

15. Le fruit de la femme s'exclama de Lui, disant : « Je le vis aussi, assis au

15. Mais une parcelle, centralisée déjà auparavant, éleva sa voix et posa son

trône du Père lorsqu'il me créa, et son image s'est reflétée parmi nous. Il acheva son œuvre avant que je ne fus et me suivit, étant assis au haut du trône et se reflétant parmi nous. »

empreinte, criant : « Voici Celui duquel vient la Vie éternelle que j'ai connue, car j'ai dit : Il vient après moi, étant Celui qui fut avant moi, et le plus Fort est le plus ancien sans nombres ni dénominations, car l'Eternel Dieu le fit sans aide, ni voir, ni entendre, parce qu'Il était Dieu en Lui-même, et qu'Il était Lui.

Je regrette vivement pour nous tous qu'il me soit absolument impossible de rendre les autres quatre sens des mêmes paroles.

Il est difficile de mettre déjà ces deux premières à exécution.

Si toutefois les lecteurs ne trouvaient point de satisfaction à parcourir ces lignes, je discontinuerai complètement cet essai de traduction en notre langue si peu intelligente, car nous l'avons faite telle, même de ces deux premiers résidus des pays éloignés. Ce n'est point que je ne sois pas moi-même désireux de travailler de mon mieux à la compréhension d'un sujet si vivant ; mais il existe des choses qui doivent être *demandées*, avant d'être recueillies par quelques-uns d'entre nous.

Le temps est-il arrivé que nous en sachions davantage sur nous-mêmes et sur Dieu ?

Nous verrons cela d'après la mesure en laquelle se fera jour la demande du public intéressé à ces questions.

Tous ceux qui, ayant lu ce premier article, désireront la publication de la suite, n'auront qu'à adresser un mot à cet effet à la correspondance du numéro de *l'Initiation* du mois suivant.

ZHORA.





Nous prévenons nos lecteurs que la rédaction de L'INITIATION est transférée 5, rue de Savoie, Paris (VIe), où M. Papus a maintenant son domicile. Nous serons reconnaissants aux revues faisant l'échange de noter cette nouvelle adresse.

UNE LETTRE DE LAVATER A SALZMANN

Hégi, le 10 *janvier* 1775.

Ah ! si longtemps sans vous répondre, et, cependant, je voulais toujours le faire. Je me suis réfugié à la campagne pour liquider — enfin — une partie de mes dettes épistolaires. Mais il faut que je prenne des mesures. Chacun de mes correspondants devra se contenter de dix pour cent.

Ainsi, seulement, deux mots, mais de cœur à cœur.

Toute prière est exaucée que nous croyons devoir être exaucée. Mais vous ne pouvez pas toujours avoir la foi. Dieu la provoque lorsqu'il veut exaucer. Ce n'est pas par le raisonnement qu'on obtient la foi : écoutez d'un cœur simple les témoignages de Dieu ! les Saints de l'Écriture nous diront les uns après les autres comment, personnellement, il les a approuvés ; comment leurs prières furent exaucées ! Parcourez ensuite votre propre vie ! Que de fois Dieu vous a aidé ! — Et votre foi grandira. Le besoin seul ou la détresse donnent la foi et apprennent à prier. Froid et impassible, on ne peut réellement prier. Priez seulement pour ce dont vous aurez besoin ! Continuez ensuite en allant du plus pressant au plus pressant ! Ne discutez de cela avec personne ! La discussion tue la foi, alors même qu'on a raison. Dieu vous montrera, vous enseignera de plus en plus combien sont vraies les promesses du Christ. J'ai fait à cet égard d'incroyables expériences. — Toute prière plaît à Dieu si vous avez la ferme conviction qu'elle sera exaucée, et votre foi s'accroîtra dans la mesure où vous suivrez les paroles, les enseignements et les préceptes de Jésus.

Demandez avant tout la sagesse. Celle-ci vous apprendra pourquoi vous devez prier. La foi, non plus que l'amour, ne saurait s'imposer, mais il faut l'éveiller, l'entretenir, la réchauffer ! Si Dieu, si l'Amour vous presse de demander la conversion de votre sœur, il est aussi certain que votre prière sera exaucée, qu'il est certain que je vous écris en ce moment.

Dans mes *Aperçus*, j'y parle à plusieurs reprises du règne de Mille Ans. J'ai remarqué depuis que cet ouvrage contenait quelques pensées erronées. Il est, du reste, probable que le Christ viendra sur la terre mille ans avant le jugement dernier, et qu'il habitera Jérusalem avec les enfants de la première résurrection dans une splendeur toute céleste, mais modérée. Je ne puis pas en dire davantage maintenant. Les Saints participeront à ce royaume. Tout ce qui appartient à la Cour du Christ ressuscitera et régnera avec lui : Sa Fiancée ! — Les autres bienheureux de la deuxième résurrection seront ses serviteurs, ses sujets. Ses élus seront ses co-régents et régneront avec lui. Que Dieu vous fasse croître chaque jour dans la grâce et dans la connaissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

CONFÉRENCES
de l'École hermétique

Les conférences de l'École hermétique reprendront dans le courant de novembre.

Tous les auditeurs de l'année dernière recevront une circulaire à domicile leur indiquant le jour des conférences.

Les conférences seront faites au début par Phaney, Sédir et Papus. L'entrée de la salle sera absolument interdite à toute personne non munie d'une carte spéciale délivrée par l'administration de l'École sur paiement du 1er trimestre (5 fr.).

Chaque auditeur muni d'une carte aura sa place attitrée et réservée.

Le conférencier et la direction distribueront des cartes d'invitation personnelle pour chaque séance.

Les auditeurs nouveaux peuvent s'inscrire par lettre adressée à M. Papus, 5, rue de Savoie, Paris (6e), ou venir personnellement à cette adresse, le mardi, de 2 heures à 5 heures.

*
* *

La fête spiritualiste nécessite de tels détails d'organisation qu'elle sera donnée seulement fin novembre.

Nouvelles expériences en Psychophysiologie

On se remue beaucoup en Amérique depuis quelque temps pour répandre des expériences destinées à jeter quelque lumière sur l'étude des relations entre l'esprit et le corps. C'est, entre autres, un professeur, M. A. Macdonald, qui fait parler de lui en ce moment.

La base de ses expériences est la déclaration suivante d'une AUTORITÉ en matière psychologique : L'idée de mesure est une des idées primordiales de la nouvelle psychologie. Aussi le laboratoire de M. Macdonald est-il un véritable musée d'appareils de mesures psychiques. Il y a par exemple l'algomètre, pour la douleur, l'olfactomètre, le cardiomètre, le sphymographe, le laryngographe, etc. etc.

Voici en résumé en quoi consistent les exercices mentaux :

La faculté d'attention est d'abord développée chez les jeunes enfants par des jeux appropriés; puis on les habitue à enregistrer une grande quantité de conceptions géométriques en leur faisant placer des morceaux de bois dans une boîte percée de trous de différentes formes. On continue par des entraînements qui ont pour but de donner le sentiment exact des distances. Cela fait, la faculté de perception rapide des couleurs est développée à l'aide d'ingénieux appareils électriques.

L'action mentale volontaire est ensuite enseignée et s'applique aux défauts qu'on veut diminuer. Le professeur dit que les cellules cérébrales peuvent être augmentées, en largeur et en nombre par l'exercice.

Par contre, la portion du cerveau où une mauvaise habi-

tude est enregistrée peut diminuer si on la laisse sans exercice.

En tenant active au contraire la partie où sont enregistrées les bonnes habitudes, on l'augmentera continuellement. Voilà qui est singulièrement matérialiste.

G. PHANEG.

La mort du médium russe Sambor

Le 18 juin 1902, est mort, dans la ville de Radomysl, près Kiew, le médium russe bien connu, M. S.-F. Sambor.

Il était très aimé dans les milieux spirites russes, où il se faisait remarquer par sa grande persévérance et son amour pour la cause. Il pouvait persister, pendant toute une série de nuits infructueuses, dans l'attente de phénomènes occultes ; sa patience était extraordinaire. La bonne volonté avec laquelle il se soumettait à tout contrôle raisonnable lui gagnait beaucoup d'amis, et cela donnait aux expériences qu'on faisait avec lui une haute valeur scientifique.

Le 23 février 1902, dans une séance tenue à Saint-Pétersbourg, chez M. F.-F. Erfurth, on assista à une série de phénomènes intéressants (tels que des voix directes) et dont voici le principal : Dans un cylindre de fer, préparé tout exprès, on avait mis, avant la séance et devant témoins, un morceau de papier blanc et un crayon, puis on avait soudé le cylindre. Après la séance on y trouva un morceau de ruban, et, sur le papier, une écriture directe.

Dans beaucoup d'autres séances, il sortait souvent du corps du médium une main jaunâtre qui exécutait plusieurs manipulations. Les examens corporels du médium ne découvraient jamais rien de suspect. Souvent, en sa présence, des chaises de Vienne furent suspendues sur les bras des assistants, ceux-ci formant chaîne ; et les expériences des nœuds de Zœlner réussissaient également. Ces phénomènes de passage de la matière à travers la matière

ne peuvent pourtant pas être accueillis d'une façon absolue, ainsi que le prouva récemment, après un minutieux examen des expériences de Sambor, M. Petrovo-Solovovo, l'un des plus profonds investigateurs des phénomènes psychiques.

Sambor était employé aux télégraphes de l'Etat ; il quitta cet emploi en 1894, pour s'adonner complètement aux expériences médiumniques, d'abord à Kiew, ensuite à Saint-Pétersbourg.

Le directeur du *Rebus* (de Saint-Pétersbourg) M. W.-I. Pribycttkoff, et le directeur du *Dziwa Zycia* (de Varsovie) ont l'intention de recueillir et de publier des documents sur sa médiumnité.

Les grands chefs de l'Institut Général Psychologique de Paris avaient l'intention de faire venir Sambor à Paris, afin de le soumettre à l'examen du « groupe pour l'étude de phénomènes psychiques ». C'est du moins ce que l'on déclara après la mort du médium.

(*Revue des Sciences Psychiques.*)

L'*Ecole pratique de Massage et de Magnétisme* rouvrira ses cours le lundi 3 novembre.

Fondée en 1893, autorisée par l'Etat en 1895 et classée avec les grands établissements de l'enseignement supérieur libre, l'*Ecole* forme des praticiens dignes en tous points de la confiance des malades et des médecins, et met la pratique du *Massage magnétique* à la portée des gens du monde. Ceux qui désirent profiter de cet enseignement — qui permet presque toujours à l'homme d'être le médecin de sa femme, à celle-ci d'être celui de son mari et de ses enfants — doivent se faire inscrire à la direction de l'*Ecole*, 23, rue Saint-Merri, de 1 heure à 4 heures.

Bibliographie

Tous les ouvrages d'occultisme, y compris *la Doctrine Esotérique à travers les âges, la vie Esotérique de Jésus de Nazareth, le Traité de haschich, la Psycho-*

logie devant la science, *Adhanari*, *Isis dévoilée*, etc., tous les ouvrages d'occultisme de Ernest Bosc sont aujourd'hui à la Librairie Chacornac, 11, quai Saint-Michel, Paris (Ve).

œuvre par leur abonnement et les auteurs par l'envoi de leurs livres.

1re Catégorie. — *a.* Dépôt, remboursable à l'expiration de l'abonnement, d'une somme de 12 francs.

b. Versement du prix de l'abonnement, soit : 1 mois, 2 francs ; 6 mois, 8 francs ; 1 an, 12 francs.

c. Si les livres doivent être expédiés à l'abonné, celui-ci doit joindre à sa demande, afin de les recevoir franco : 0 fr. 35 pour Paris, 0 fr. 70 ou 0 fr. 95 pour la province (0 fr. 70 colis postal en gare et 0 fr. 95 colis postal à domicile. Nous majorons le port de 0 fr. 10 pour la course que nécessite l'expédition).

Cette catégorie donne droit à des ouvrages dont la valeur à chaque expédition ne doit pas excéder 12 francs. On peut conserver les volumes pendant 15 jours.

2e Catégorie. — *a.* Dépôt d'une somme égale à la valeur des livres que l'on désire avoir en communication.

b. Abonnement : 1 mois, 3 francs ; 6 mois, 15 francs ; 1 an, 25 francs.

c. Prix du port.

La 2e catégorie donne droit aux livres de la 1re catégorie et aux ouvrages d'un prix élevé variant entre 12 francs et 100 francs. On peut conserver les volumes pendant un mois.

Un catalogue désignant les livres destinés au prêt est envoyé aux abonnés.

Considérations générales. — Il est nécessaire, quand on fait sa demande, de désigner un plus grand nombre de livres que ceux auxquels on a droit, afin que si parmi eux il s'en trouve de sortis, on puisse les remplacer par d'autres.

Les livres doivent être rendus dans le même état qu'on les a reçus.

Tout livre conservé au delà du laps de temps réglementaire est considéré comme acquis et facturé à l'abonné.

Le Gérant : Encausse.

Paris-Tours. — Imp. E. ARRAULT et Cie, 9, rue N.-D.-de-Lorette

VIENT DE PARAITRE

A LA

LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF

PARIS — 50, *Chaussée d'Antin*, 50 — PARIS



PAPUS

COMMENT ON LIT DANS LA MAIN

Un vol. in-18. . . . . . 3 fr. 50

Édition du Traité de Chiromancie de PAPUS,

Paris-Tours. — Imp. E. Arrault et C[ie], 9, rue Notre-Dame-de-Lorette.